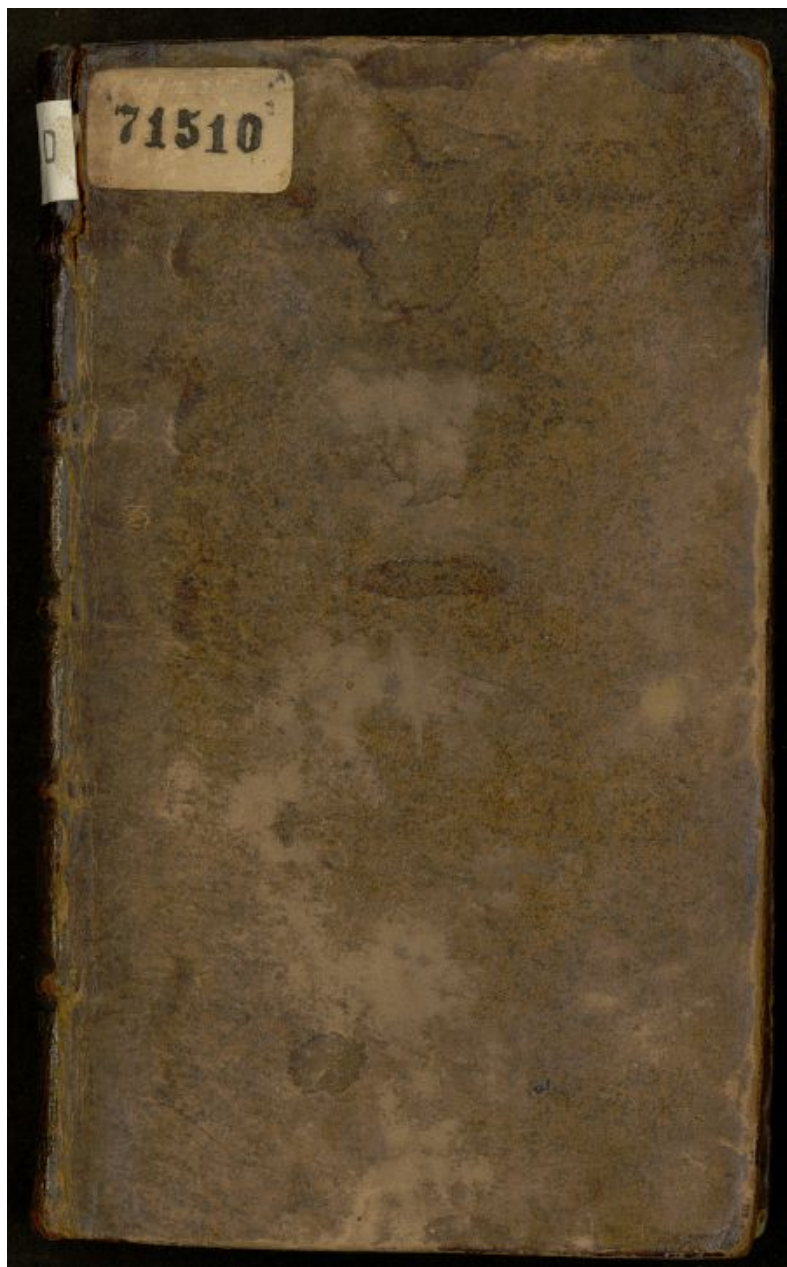


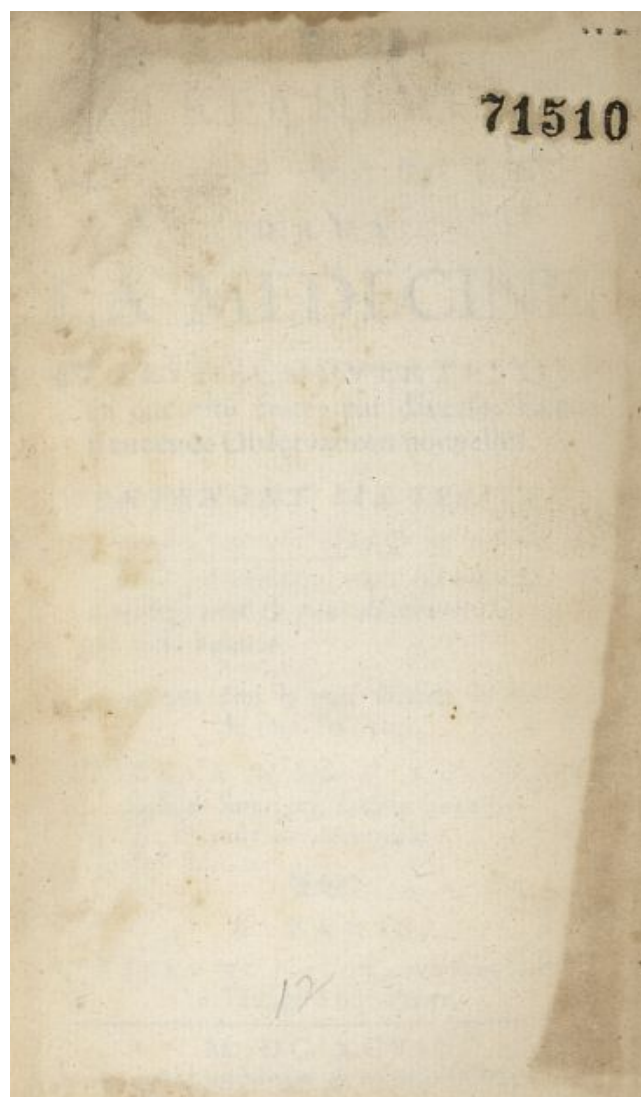
Gagnon, F. A. D.. La Recherche de la vérité dans la médecine et les découvertes qui en ont été faites par diverses expériences et observations nouvelles, contenant 6 traités où l'on fait voir les abus et les erreurs quis'y sont introduites avec les moyens de s'en défendre et pour découvrir la vérité de cette science...

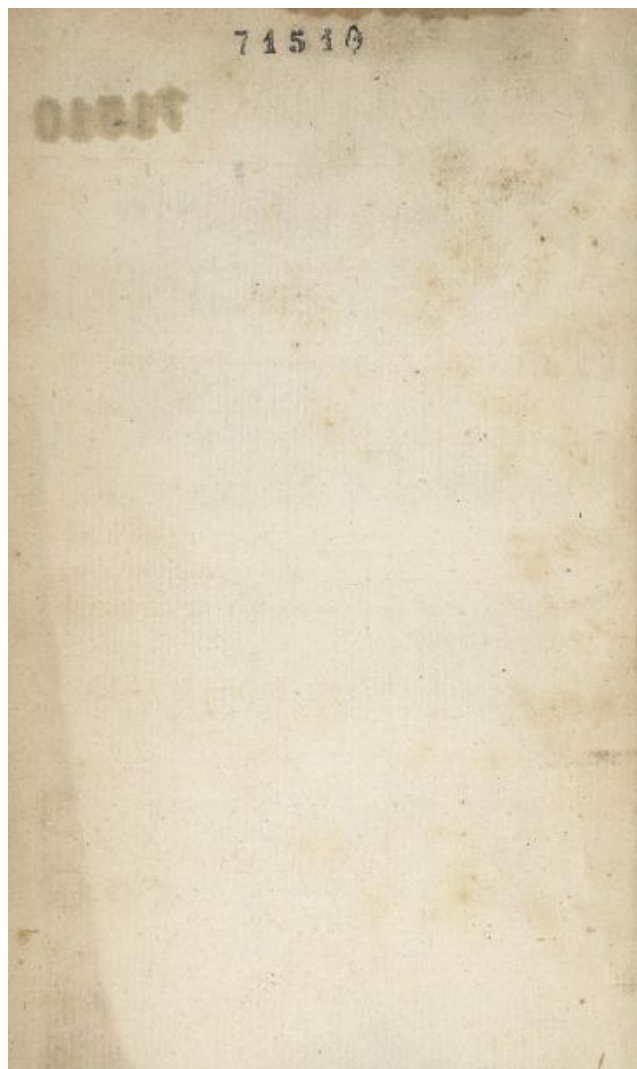
A Paris : chez Jean de Nully, 1697.

Cote : 71510









LA RECHERCHE
DE LA VERITE'
DANS
LA MEDECINE.

ET LES DECOUVERTES QUI
en ont esté faites par diverses Expe-
riences & Observations nouvelles.

CONTENANT SIX TRAITÉZ,
*Où l'on fait voir les abus & les erreurs qui
s'y sont introduites ; avec les moyens pour
s'en deffendre & pour découvrir la vérité
de cette Science.*

L'on verra dans la page suivante le dessein
de tout l'ouvrage.

*Composé par le Medecin F. A. D. - Gagnon ;
Sieur de Saintigny, Docteur de la Fa-
culté de Montpellier.*



622

71510

A PARIS,

Chez JEAN DE NULLY, rue saint Jacques,
à l'Image Saint Pierre.

M. DC. XCVII.

Avec Approbation & Privilège du Roy.

DESSEIN DE CET OUVRAGE.

POUR parvenir à la vérité de la Médecine , dont l'on fait icy la recherche, l'on y donne six moyens, qui font autant de parties de l'Ouvrage.

LA PREMIERE partie est pour faire connoître les erreurs & les abus introduits dans la Médecine , afin que chacun puisse s'en défendre.

LA SECONDE traite des principes essentiels de cette Science , & ses définitions , pour donner à connoître sensiblement & néanmoins à fond , tout ce qui la concerne.

LA TROISIEME apprend à connoître la nature du sujet pour lequel elle s'emploie , en y faisant voir ce que c'est que l'homme & dans son estat naturel , pour sçavoir l'y conserver , & dans ses dérangemens pour sçavoir le rétablir.

LA QUATRIEME établit la certitude des jugemens de la Médecine sur une parfaite connoissance qu'elle donne du rapport & de la dépendance nécessaire qu'il y a entre les signes extérieurs & les causes intérieures.

LA CINQUIEME découvre les principes de pratique de la véritable Médecine, dans l'esprit desquels il en faut faire usage.

LA SIXIEME & la dernière apprend la méthode de traiter parfaitement les maladies par l'usage de quelques remèdes certains & spécifiques.



A MONSEIGNEUR
DE LA FOND,

CHEVALIER SEIGNEUR
de la Beuvriere, de la Ferté
Gilbert le Mazy, &c. Conseiller
du Roy en ses Conseils d'Etat &
Privé, Maître des Requestes or-
dinaire de son Hostel, Intendant
de Justice, Police & Finances en
Franche-Comté.



ONSEIGNEUR,

*Quoy que la verité se soutienne
par elle-mesme, l'on voit neanmoins
à ij*

EPISTRE.

tous les jours qu'elle ne laisse pas d'avoir besoin d'appuy & de faveur pour se faire connoître. Elle ne manque jamais d'estre combatüe par le mensonge, qui ayant plus de partisans qu'elle dans le monde, l'opprimeroit dès qu'elle commenceroit à paroître, si le Ciel dont elle est fille ne luy donnoit d'assez puissans secours pour la mettre en estat de repousser ensuite par ses propres forces celles de ses ennemis.

C'est ce qui m'oblige, MONSIEUR, de vous demander pour elle votre protection, dans le dessein que j'ay pris de procurer son établissement par mes recherches dans la Médecine, où elle est bien moins connue que par tout ailleurs.

Je prévois que ce petit ouvrage qui est fait pour la destruction de l'artifice & de l'erreur, aura à soutenir les attaques d'un grand nombre d'ennemis ; j'ay besoin de mettre à sa teste le nom d'un homme qui soit illustre par son intégrité & par ses lu-

EPISTRE.

mieres , comme il l'est & le sera toujours par ses emplois.

Si celui d'Intendant d'une Province conquise vous fait honneur dans le monde , MONSEIGNEUR , on peut dire que votre sage conduite & votre capacité en font aussi beaucoup au discernement de notre grand Monarque.

Il falloit à Sa Majesté dans un poste comme celui-là , un homme tel que vous , qui fust digne également de la confiance de son Prince , & de celle de ses nouveaux Sujets , qui sçust commander sans appesantir le joug de l'obéissance par trop de severité , ny sans l'affoiblir par trop de complaisance ; qui sçust faire tout ensemble aimer & craindre son Maître , & qui réunissant en sa personne l'homme de bien , & le sage Politique , joignist à toutes ses grandes qualitez celles de Protecteur des peuples de son département.

Ils sçarvent , MONSEIGNEUR , que vous soutenez leurs interets avec

EPISTRE.

*chaleur , que vous prevenez leurs
besoins avec sagesse , & que vous leur
menagez toujours les faveurs de la
Cour avec succès.*

*Ce sont des veritez si connuës dans
la Franche-Comté , que le temps ne
les effacera jamais , non plus que ma
reconnoissance , si vous agréez la li-
berté que je prends de vous donner
un témoignage public du profond res-
pect avec lequel je suis ,*

MONSEIGNEUR ,

Vostre tres humble , & tres
obeïssant serviteur ,
D-GAIGNON.

APPROBATION.

J'Ay lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier ce Manuscrit, intitulé : *La Recherche de la verité dans la Medecine*, contenant six Traitez. A Versailles le septième Juin mil six cent quatre-vingt dix-sept. Signé, BOURDELOT.

Extrait du Privilege du Roy.

P Ar Lettres Patentes du Roy du 29. Juin 1697. signé, G O U R D O N. Il est permis au Medecin D.-Gagnon, Docteur de la Faculté de Montpellier, de faire imprimer, vendre & debiter un Livre intitulé : *La Recherche de la verité dans la Medecine, &c.* contenant six Traitez, pendant le temps de *six années*, à compter du jour que ledit Ouvrage aura esté achevé d'imprimer ; Avec défenses à qui que ce soit de l'imprimer, ou distribuer, faire imprimer, ou faire debiter ou contrefaire dans tout le Royaume, sans une permission par écrit de l'Exposant, durant ledit temps, à peine de six mille livres d'amende, de con-

fiscation des exemplaires, & de tous dépens, dommages & interets ; ainsi qu'il est plus amplement porté par ledit Privilège.

Registré sur le Livre de la Communauté des Marchands Libraires & Imprimeurs de la Ville de Paris, le 16. Juillet 1697.
Signé, P. AUBOYN, Syndic.


LA



LA RECHERCHE
DE LA VERITE'
DANS
LA MEDECINE.

ET LES DECOUVERTES QUI
en ont esté faites suivant diverses expo-
riences & observations nouvelles.

C'EST de tout temps que les
hommes sont sujets à une
infinité de maladies, qui
troublant la tranquillité de leurs
jours, les conduisent enfin à la mort.
C'est aussi de tout temps qu'il a esté
de leur interest de chercher les
moyens d'éloigner le terme fatal du
tombeau, & de porter jusqu'à une
heureuse vieillesse le nombre de
leurs années.

gagnon  A

C'est pourquoy l'on a vû dans tous les siècles de grands hommes cultiver la Medecine , & consacrer leur étude à la recherche de ses merveilles , & leur plume à publier ses avantages.

Nous sommes redevables aux Anciens de nous avoir ouvert les yeux sur ses mysteres ; nous sommes obligez aux Modernes de nous en avoir donné de plus grands éclaircissemens ; & par dessus tout nous ne pouvons assez louer la bonté de notre auguste Monarque , qui voulant faire fleurir cette Science dans ses Estats pour l'utilité de ses peuples , luy a donné quantité d'habiles protecteurs , qui s'appliquent à la perfectionner par toutes sortes de recherches & d'experiences.

Mais malgré ces puissans moyens qui devroient l'avoir renduë recommandable parmi les hommes , elle leur devient néanmoins presque inutile. Rebutez souvent des longs essais qu'ils en font , ils sont obli-

geez d'avoir recours dans leurs maladies à des personnes qui n'ont point d'autre science qu'un livre de receptes, ni d'autre experience que le hazard.

Cela fait que bien des gens se revoltent contre la Medecine, & sont moins disposez à s'en prévaloir, qu'à former des murmures contre sa prétendue inutilité. Ils la croient incertaine & dangereuse, parce qu'ils ne la connoissent pas; ils la font passer elle-mesme pour une espece de maladie; & après l'avoir injustement condamnée au tribunal de leur raison, ils la rendent encore ridicule sur les theatres.

Il est constant qu'on ne la décrie ^{Plin le} qu'à cause du mauvais usage qu'on ^{Vieux} en fait, & non point par rapport à ^{l. 29.} elle-mesme. Ceux qui se déchaînent contre ses abus, sont obligez de rechercher son secours dans leurs besoins. La curiosité que l'on a d'en avoir quelque connoissance, & l'honneur que l'on se fait d'en

A ij

ſçavoir raisonner dans l'occasion, ſont des témoignages évidens de l'eſtime que ſes plus grands ennemis luy donnent ſans s'en appercevoir. Son véritable mérite a toujours eu des partisans, & l'Antiquité meſme a dreſſé des ſtatues à ceux qui pour l'avoir poſſédée éminemment, ſe ſont fait conſiderer comme les Anges tutelaires de leur patrie.

J'entreprends donc de juſtifier cette Science bienfaiſante, que ſelon l'Ecriture ſainte, l'homme prudent doit ſoigneuſement rechercher; & puisſque le peu d'eſtime qu'on en fait aujourd'huy ne vient pas de ce qu'elle eſt une ſcience imparfaite, mais ſeulement de ce qu'elle n'eſt pas parfaitement connue ny exactement pratiquée, mon deſſein eſt de la faire paroître autant qu'il me ſera poſſible dans tout ſon jour, en faiſant voir qu'elle eſt non ſeulement noble dans ſon ſujet & curieuſe dans toutes ſes connoiſſances, mais encore qu'elle eſt utile

dans sa fin, certaine dans ses jugemens, infaillible dans ses principes, & bonne dans ses remedes. Je veux & par l'inclination que j'ay pour la verité, & pour la consolation de ceux qui la cherchent, donner icy une telle idée de la Medecine, que chacun puisse deormais s'en servir avec toute sorte de confiance.

Et pour cette raison je ne fais point difficulté d'avouer que tout ce qui paroîtra nouveau dans cet ouvrage, sont cependant des veritez aussi anciennes que le monde, que la paresse des hommes & le malheur des temps avoient laissées dans les tenebres.

Si l'on n'y trouve pas tout l'ordre ni toute la politesse qu'il seroit à desirer, au moins puis-je assurer que je n'ay rien negligé de ce que j'ay cru essentiel à mon sujet, ayant pris soin, autant qu'il m'a esté possible, de faire valoir la verité par tout ce que la raison a de plus évi-

A iij

6 *La Recherche de la vérité, &c.*
dent, & par tout ce que l'expérience
a de plus certain.

Après toutes ces précautions je
permets à la critique la plus ma-
lignè & à l'envie la plus noire, de
dire tout ce qu'il luy plaira. La ve-
rité se soutient par elle-mesme. Je
luy laisse le soin de me défendre,
tandis que je prens celuy de l'éta-
blir.





QU'Y AYANT UNE VERITABLE
 & une fausse Medecine établie dans
 le monde, l'un des meilleurs moyens
 pour en découvrir la verité, c'est de
 reconnoître les abus & les erreurs
 qui s'y sont introduites, afin de
 pouvoir les éviter.

LA veritable Medecine est une
 science naturelle, qui apprend
 à conserver la vie des hommes dans
 une santé parfaite, par le retran-
 chement des choses nuisibles, &
 par le choix de celles qui sont uti-
 les, soit pour les guerir de leurs
 maladies, soit pour les en préfer-
 ver, ou du moins pour les soulager,
 si le reste est trouvé impossible par
 le sentiment d'habiles Medecins. *Theoph.
 en De-
 most.*

Je dis que la Medecine est une
 Science, parce qu'elle a la certi-
 tude & l'évidence que doit avoir
 une Science. Elle surpasse même

A iiij

§ *Les Abus qui se commettent*

les autres , en ce qu'elle connoît l'avenir , & que ce n'est que par ces sortes de connoissances qu'elle peut justifier celle qu'elle a des choses presentes.

Elle est naturelle , puis que la conservation de la vie , & le rétablissement de la santé , qui sont ses uniques fins , & qui sont toutes ses occupations , sont les ouvrages de la nature , & que pour y parvenir elle ne se sert que de la raison & de l'expérience , qui toutes deux sont naturelles.

Or si la Medecine est naturelle, il faut par consequent qu'elle soit certaine , & mesme évidente en quelque maniere : Certaine , parce que ses principes estant ceux de la nature , ne peuvent qu'estre immuables , & que si elles changent toutes les deux à tout moment, tous leurs changemens se font toujours d'une mesme façon. Evidente pour le dehors , parce qu'elle est sensible, & que ce qui est sensible est plus évi-

dent par foy-même que par toutes les raisons imaginables.

Elle est néanmoins fondée sur la conjecture, je l'avouë, en ce que c'est seulement par l'évidence des signes extérieurs, qu'elle juge de l'intérieur qui est caché : mais aussi ses conjectures sont certaines, parce qu'elles sont fondées sur le rapport de l'extérieur avec l'intérieur, & que ce rapport est certain, provenant des mêmes mouvemens d'une même nature.

Y a-t-il rien de si caché que le cœur ? Cependant par le poux qui est sensible au dehors, on découvre tous ses mouvemens. Le cerveau, les poulmons, l'estomac, & toutes les autres parties intérieures du corps, marquent aussi certainement leur état & leur disposition, par la maniere dont se font leurs fonctions particulières, & par la qualité de tout ce qui provenant de leur substance, la rend sensible au dehors.

Qu'il y ait dans le monde une

Medecine de cette nature ; qu'elle soit veritable , & que mesme l'on soit quelquefois assez heureux pour la rencontrer , l'on ne sçauroit raisonnablement en disconvenir , puis qu'il est de fait que dans des maladies fort dangereuses , & dans des douleurs tres cruelles , il y en a qui trouvent de bons remedes, qui sont suivis d'un soulagement prompt & considerable. Ceux mesmes qui nient qu'il y ait une veritable Medecine , sont les premiers à s'en servir sans y penser , lors que se sentant hors de leur estat naturel , ils se retranchent ce qui pourroit leur nuire , ou ils se procurent ce qui leur manque pour leur santé.

*Plin le
Vieux,
l. 29.*

Mais s'il est certain qu'il y a une veritable Medecine , il n'est pas moins constant qu'elle n'est pas bien encore universellement connue , & qu'elle est enveloppée de beaucoup d'erreurs, puis que par tout l'on voit tous les jours des personnes des plus robustes & dans la plus grande vi-

dans l'usage de la Medecine. ¶

gueur de leur âge , ravies par la mort entre les bras de leurs Medecins, lesquels doivent au moins dans ces occasions avouer qu'ils n'ont pas rencontré la verité de la Medecine.

Car d'accuser toujours la mort, & de luy en attribuer toute la faute, sur ce qu'estant naturelle aux hommes elle leur est inevitable , c'est une erreur bien evidente, parce que la mort n'est naturelle que lors que la vie est usée , & non pas quand le cours n'en est interrompu que par quelque accident de maladie, contre lequel on a eu le malheur de ne trouver aucun secours.

S'il est donc constant qu'il y ait une veritable Medecine , & que cette Medecine ne soit point encore parfaitement connue , la question est reduite uniquement à sçavoir où l'on peut la trouver , & à connoître les moyens seuls pour y parvenir. Pour moy , je suis persuade que le premier moyen qu'il faut prendre pour trouver la verité dans la Medecine

cine , & pouvoir jouir de ses grands avantages , c'est d'y découvrir ce qu'on peut y avoir introduit d'abus & d'erreurs , afin de les éviter.

Car s'il est vray, comme l'on doit en tomber d'accord , que l'on s'y trouve souvent trompé , & qu'il en arrive des accidens considerables , cela ne se peut sans qu'il y ait de l'erreur , & par consequent sans qu'on s'y trouve écarté de la verité.

Or pour trouver cette verité , il faut la chercher. Pour la chercher il faut abandonner les erreurs. Pour les abandonner il faut les connoître ; & c'est par cette raison que je crois que pour trouver la verité dans la Medecine , il est necessaire avant toute autre chose de connoître toutes les erreurs qu'on y a introduites , n'estant pas possible que les erreurs en soient toutes bannies sans qu'elle reste ensuite dans sa pureté & dans une verité parfaite.

Pour ne pas nous tromper dans

cette recherche, il est à propos de distinguer ces deux choses dans la Medecine : l'usage de l'Art, & la Science, lesquels pour paroître n'estre qu'une mesme chose, sont néanmoins fort differens l'un de l'autre.

Dans la Science il ne sçauroit y avoir de l'erreur, parce qu'elle est fondée sur les principes de la nature qui sont certains, & que la verité se rencontre toujours là où il y a de la conformité avec ce qui est certain.

C'est aussi pourquoy les Medecins sçavans réussissent toujours également, soit en venant à bout de tout ce qu'ils ont entrepris, soit en n'entreprenant que ce qui peut leur réussir.

Pour l'usage seul de l'Art, il n'en est pas de mesme, parce qu'il n'est établi que par les hommes, lesquels dans leurs opinions sont sujets à se tromper eux-mesmes ; & dans leur conduite, faciles à se tromper les

uns les autres , & que tout ce qui est fondé sur leur invention , n'est jamais établi que sur des regles fixes & déterminées , qui par conséquent ne peuvent qu'estre fausses, en cela même qu'elles n'ont pas le rapport qu'elles devroient avoir avec la nature , qui est dans un mouvement & dans un changement continuel.

Ce n'est pas pour cela que j'aye dessein de blâmer icy le Corps de ceux qui font profession de l'Art de Medecine : Je dois & je veux au contraire l'honorer , puis que j'y suis aggregé ; & même je trouve à propos , que ceux qui veulent avoir la foy publique dans ce ministere , donnent aussi dans les Ecoles des marques publiques & suffisantes de leur merite & de leur capacité , afin que les peuples puissent les regarder ensuite comme les seuls aziles de leur vie & de leur santé.

Mais aussi l'on ne me doit pas blâmer , si je tâche d'empêcher qu'on

n'abuse de cette foy publique ; si j'apprens comment il faut discerner les faux Medecins d'avec les veritables , & si je montre aux hommes que c'est chercher leur perte que de confier en aveugles leur vie à l'Art de Medecine , à raison des grands abus que les mauvais Medecins y commettent ; que cet Art ne suffit point seul & sans estre soutenu par la science , comme il l'est chez les plus habiles ; que comme la guerison est un ouvrage de la nature plutost que de l'artifice , les Medecins n'estant de la nature que les ministres , & non pas les maîtres ni les auteurs , ne peuvent estre utiles pour la santé , qu'autant qu'ils sont naturalistes ; que par consequent ce n'est que dans la science de la nature qu'il faut chercher la verité de la Medecine , & non pas dans l'usage de l'Art , ni dans les preceptes des Auteurs auxquels on ne se doit fier qu'autant qu'ils sont approuvez par la raison.

En effet si nous en examinons toutes les routes, nous y trouverons bien des chemins écartez, qui éloignent les hommes de la vérité de la Médecine, & qui empêchent qu'ils n'y puissent parvenir.

Ce que ceux qui sont les plus prévenus d'autres sentimens, seront obligez d'avouer eux-mêmes, si considerant que l'Art ne peut avoir de vérité qu'autant qu'il imite la nature, ils prennent garde en même temps qu'il y a bien des choses qu'on a introduites dans celui-cy, qui bien loin d'estre conformes aux principes naturels, y sont fort contraires, aussi-bien qu'à la raison; comme j'espère le faire voir dans les observations que j'ay faites sur les erreurs generales & particulieres que l'on a introduites dans la Médecine, & que je rapporteray, après avoir montré dans l'article suivant, les abus qui s'y commettent tant par ceux qui font profession de la Médecine, que par les malades :

Car

Car les fautes des uns & des autres font, comme les erreurs qui se font introduites dans la Medecine, également cause que souvent l'on ne ressent pas les bons effets de la veritable Medecine que nous recherchons presentement.

OBSERVATIONS

Sur les Abus qui se commettent dans l'usage de la Medecine , tant par les Medecins que par les Malades , & par d'autres personnes particulieres.

L'ON ne sçauroit rechercher la verité dans la Medecine , sans avouer en mesme temps qu'il y a des abus, des erreurs , & de l'ignorance : car s'il n'y avoit rien de tout cela , la verité y seroit parfaitement connue ; & si la verité étoit assez connue , l'on ne seroit plus en peine d'en faire la recherche.

Ce n'est pas que ces taches soient

B

18 *Les Abus qui se commettent*
naturelles à la Medecine, puis qu'elle est une veritable Science, comme je viens de le faire voir. Mais cependant elle y a toujours esté sujette, parce qu'elle dépend de l'esprit des hommes, parmi lesquels il y en a toujours eu beaucoup de ceux qui donnent dans le faux.

Car enfin la Medecine n'a de prix qu'autant qu'on la fait valoir, que le Medecin ordonne bien, & qu'il est bien obeï. Si ses ordonnances estant executées ponctuellement, il se trouve en mesme temps qu'il ait toutes les bonnes qualitez necessaires pour bien conduire son malade; qu'il soit de bonne foy pour aller droit à sa guerison; qu'il soit homme de science aussi-bien que d'experience, pour pouvoir bien juger de la nature de la maladie & de celle des remedes; qu'il soit habile pour sçavoir profiter de l'occasion favorable, qui, comme dit Hippocrate, passe & s'échappe en un instant; la Medecine est en

*Voyez
le 1. Aphor.*

ce cas certaine & une veritable Science ; si non il n'y auroit pour ce mesme cas plus rien de la science ni de la verité dans la Medecine. Tout y seroit hazard, & par consequent il n'y auroit plus de certitude ni de seureté.

Or comme ces conditions manquent fort ordinairement, sur tout de la part des Medecins, il ne faut pas s'étonner s'il s'est bien glissé des erreurs dans la Medecine, puis que les abus ont commencé par ceux-mesmes qui pouvoient & qui devoient seuls y établir la verité.

I. OBSERVATION

ou

I. A B U S.

La rareté des bons Medecins, & le grand nombre de ceux qui abusent de leur profession.

SI tous ceux qui ont fait jusqu'icy profession de la Medecine depuis son établissement, avoient eu

B ij

toutes les bonnes qualitez qu'il faudroit avoir pour en faire valoir la verité, il est certain qu'on la verroit aujourd'huy dans toute sa pureté & dans toute sa vertu.

Nous pouvons donc de son peu de progrès, tirer cette consequence qu'il faut qu'il y ait toujours eu tres peu de bons Medecins.

Notre siecle n'est pas si malheureux, qu'il en soit tout à fait dépourveu. J'en sçay plusieurs de connus & de cachez, qui sont d'un merite tout à fait distingué. Mais que le nombre de ces grands hommes est petit ! & combien y en a-t-il d'autres qui donnent tous les jours des preuves certaines & évidentes ou de leur ignorance, ou de leur peu de sens, ou de leur negligence, ou de leur peu de bonne foy !

L'on en connoist qui font rouler toute la science de la Medecine sur l'usage de trois ou quatre remedes qu'ils donnent à tastons les uns après les autres ; qui ne sçavent où

ils en font quand ils sont au bout de leur rolet , & qui avec cette pratique de routine ont établi une grosse réputation sur le grand nombre des gens qui ont péri sous leur conduite , comme sur le nombre de ceux qu'ils ont guéris.

Parmi les Sçavans il se rencontre bien des paresseux, qui préférant leur repos au soulagement des malades , rendent souvent entre leurs mains la Medecine fort inutile.

S'ils sont aspres à la pratique, c'est ordinairement par une fausse émulation que leur donne l'envie & l'ambition , ou par un motif d'intérêt que leur fait naître l'avidité qu'ils ont pour le lucre , & non point par un plaisir honneste de soulager les hommes , & de s'acquitter dignement de leur ministere.

Ce qui est si veritable , que dans le malheur qu'ils ont eu de mal réussir à leurs malades , s'ils s'apperçoivent que l'on soit dans la disposition de les changer pour prendre

quelque autre Medecin , on voit qu'il n'y a point d'artifices , si méchans soient-ils , qu'ils ne mettent en usage pour se conserver ces pauvres victimes. Ils inventent les dernières calomnies contre ceux qui leur font ombrage ; ils donnent, (contre ce qu'ils en pensent) toujours de belles esperances à leurs malades , ne faisant point difficulté de se résoudre à leur voir rendre les derniers soupirs plutost que de quitter prise , & donnant même à connoître évidemment par des manieres tres odieuses , si l'on est venu à les changer , qu'ils auroient beaucoup mieux aimé les voir perir entre leurs mains , fussent-ils leurs propres amis ou leurs protecteurs , que de les voir guerir sous d'autres conduites ; soit que cela arrive parce qu'il suffit qu'on demande d'autres secours que le leur , pour meriter leur indignation , soit qu'ils ne puissent souffrir que d'autres en réparant leur faute , donnent des marques

d'une capacité superieure à la leur.

L'on trouve aussi que presque tous les Medecins sont arrêtez à leurs sentimens , & cela d'une maniere differente , les uns en estant si idolâtres , qu'ils ne croient bon que ce qu'ils imaginent , ni bien que ce qu'ils font : les autres en estant si jaloux , qu'il suffit qu'on leur propose quelque autre remede dont ils ne s'estoient pas avisé , pour le juger d'abord mauvais.

Tout cela estant tres veritable & tres connu dans le monde , n'est-ce pas un abus bien horrible dans la Medecine , que ceux qui doivent estre les partisans de la verité , & qui sont creéz pour estre les protecteurs de la vie des hommes , sacrifient tout à leur propre interest ou à leur caprice.

Cet abus ne regneroit point si fort sans doute sur la terre , si au lieu qu'il ne se fait presque point de Medecins que par forme d'établissement , l'on vouloit auparavant

24 *Les Abus qui se commettent*
prendre mieux garde que l'on ne
fait s'ils ont assez de genie pour pé-
netrer les mysteres les plus secrets
de la Medecine, & s'ils sont portez
naturellement plutost à bien faire,
qu'à faire de leur Profession un mé-
tier pour aller seulement à la for-
tune.

II.

*L'ignorance de la plupart des Medecins
paroist évidente dans la diversité de
leurs sentimens, jointe à l'unifor-
mité de leur pratique.*

IL sera facile de reconnoître le
grand nombre de Medecins qui
abusant des veritables principes de
la Science de la Medecine, s'en font
chacun à leur mode, si appellant
plusieurs Medecins pour voir des
malades, on prend la précaution
de les faire venir à l'insçu l'un de
l'autre; car de cette maniere on n'y
trouvera ordinairement point de
verité.

L'on

L'on n'en reconnoîtra point dans leurs sentimens , parce qu'on trouvera qu'ils seront tous differens , & qu'il manquera cette unité qui seule peut justifier la verité d'une doctrine. Il n'en paroîtra point non plus dans leur pratique , que l'on prendra plûtoft pour une veritable routine , parce qu'on verra ces mêmes Medecins , malgré la grande difference de leurs sentimens , convenir tous néanmoins , & presque dans toutes sortes d'occasions , pour les mêmes remedes.

S'agit-il de traiter un malade de la colique , l'un des Medecins dira , y trouvant de la chaleur , qu'elle est provenüe de la bile. L'autre au contraire y voyant de la pâlleur au visage du malade , soutiendra qu'elle est causée par des glaires congelées ; & tous deux , tant celui qui veut que ce soit du froid , que celui qui soutient que c'est du chaud , concluront qu'il faut commencer le traitement de ce malade par la saignée,

C

26 *Les Abus qui se commettent*
& poursuivront la cure d'une ma-
niere semblable.

L'on est mesme dans le monde si
fait à cette methode fixe & deter-
minée, que le moindre Chirurgien
est capable d'enseigner les mesmes
moyens que peut ordonner le Me-
decin ; & le Malade qui n'en est pas
moins instruit, peut souvent seul
dire d'avance ce qu'on luy doit or-
donner.

De sorte qu'il semble que l'on ne
demande du secours dans les mala-
dies que par coutume ou par poli-
tique, & que ne se rencontrant pas
un grand soulagement dans la Me-
decine que pratiquent la plus gran-
de partie des Medecins, l'on ne s'en
serve plus que par maxime d'hon-
neur, ou parce qu'on a des mesures
à garder. Peut-il y avoir dans la
Medecine un plus grand abus que
celui-ci ?

III.

Le peu de secours que l'on tire de la Medecine, vient de ce qu'on ne s'adresse pas à ceux qui en possèdent la véritable Science.

L'ON fait dans le monde une grande faute, qui est cause que dans les maladies on ne rencontre que rarement les bons effets de la véritable Medecine ; c'est que pour la trouver on s'adresse où elle n'est point.

Ceux qui pour estre rebutez des Medecins, les méprisent ; se confient dans leurs maladies à des gens qui n'en font pas profession, se fondant sur le soulagement qu'ils ont reçu de ces mesmes personnes en d'autres occasions, ou qu'ils en ont vu recevoir par autrui. Mais ils s'y trouvent ordinairement trompez, parce que si ces gens-là ont réussi à leur égard, ç'a esté sans sçavoir la raison de leur succès, sans connois-

C ij

28 *Les Abus qui se commettent*
fance de cause , & par consequent
par un pur effet du hazard.

Il y en a aussi qui recourant aux
Docteurs en Medecine , s'en trou-
vent souvent tres mal , parce que
dans le malheur où l'on est par tout
de voir parmi peu d'habiles Mede-
cins , un grand nombre d'ignorans,
ils n'en ont pas sçu faire le bon
choix , pour avoir trouvé qu'ils par-
loient tous à peu près les uns com-
me les autres , & pour n'avoir pas
connu les marques qui en font faire
la distinction essentielle.

Pour bien faire cette distinction
parmi les Medecins , il faut bien se
garder de s'arrêter seulement à leur
réputation , parce qu'il n'y a point
de profession où il se fasse plus de
partis qu'en la leur , & que chacun
parle d'eux bien ou mal suivant sa
passion , ou suivant celle de quel-
qu'autre que l'on a épousé. L'on ne
doit pas non plus se fier aux appa-
rences que donnent les Medecins ,
parce qu'elles sont souvent troni-

peuses & toujours équivoques.

Il y en a qui donnent leur estime aux Medecins, par rapport à la fortune qu'ils ont faite dans la pratique de la Medecine : C'est fort bien fait de prendre garde si un Medecin est dans la vogue ou à la mode, & de considerer la voix publique, parce qu'il est plus difficile que l'erreur se trouve dans une grande multitude que parmi peu de gens : mais aussi pour cela on ne laisse pas de s'y trouver trompé, à moins que l'on n'ait pris le soin de rechercher ce qui a donné occasion à la reputation de ce Medecin, laquelle pourroit avoir esté acquise par ses artifices comme par son propre merite.

D'où il arrive aussi qu'il y a des reputations, qui ne pouvant subsister, n'ont que le temps seul, qui ne peut suffire pour faire connoître la verité ; & d'autres qui se soutenant toujours, vont plutost en augmentant avec le temps.

Ces dernieres mesme ont coutu-

me d'avoir de fort petits commencemens , parce que les habiles Medecins qui se les établissent , aiment mieux se limiter d'abord à une mediocre occupation pour y mieux faire leur devoir , & se plaisent à se cacher dans les commencemens , ne voulant se produire tout à fait que lors qu'ils se sentent assez forts & par leur longue étude & par leur grande experience , pour soutenir l'éclat qu'ils sont capables de faire.

Pour ne se pas tromper dans le choix des Medecins , le moyen le plus seur est d'apprendre à les connoître par soi-mesme avant la maladie , & de faire assez d'habitude avec eux pour pouvoir juger de leur merite personnel. Car il faut qu'un Medecin soit homme de bien , & tres soigneux , plein d'esprit & de bon sens , d'une grande experience , & d'une science consommée , afin qu'avec la bonne volonté qu'il aura de faire dans l'occasion tout ce qu'il peut , (ce qui ne suffit point dans

la Medecine) il ait aussi assez de capacité pour faire tout ce qu'il doit.

Il semble qu'il soit fort difficile de bien connoître l'étendue de la science du Medecin ; & en effet cette connoissance seroit mesme impossible , au moins à l'égard du vulgaire , si l'on vouloit juger de la science par des raisonnemens tirez de ses principes , parce qu'ils sont au dessus de la portée de bien des gens. Cependant il n'est rien de si facile que de se connoître parfaitement à la science du Medecin , mesme aux plus grands idiots du monde , pourveu qu'ils en jugent par les effets.

Mais en juger par les effets , ce n'est pas s'arrêter simplement (comme l'on a coutume de faire , par une grande erreur ,) aux guerisons des malades que traite le Medecin : car ces guerisons sont des marques fort équivoques de la science , & il ne faut jamais s'y fier , à moins que l'on ne sçache bien distinguer si c'est

luy ou la nature qui les a faites ; ce qui se pourra fort bien par le moyen de la dernière des marques que je donneray icy , pour apprendre à connoître parfaitement par les effets, si un Medecin a toute la science & la capacité qui luy est nécessaire dans son ministère.

La première de ces marques est quand le malade ressent en soy tout ce que son Medecin dit sur sa maladie, & que ce Medecin le dit par sa propre connoissance , sans avoir besoin de s'en faire instruire par les malades , comme font les ignorans , lesquels en cela doivent au moins avouer qu'ils sont incapables de traiter seurement les petits enfans , les muets , les sourds , les insensz, & toutes les personnes avec qui l'on ne sçauroit conferer.

La seconde marque d'une science parfaite dans un Medecin, c'est quand bien loin de n'aller qu'à tâtons dans le traitement des maladies , comme font les Medecins

aveugles, qui disent toujours qu'il faut voir, & qu'on verra; ou bien au lieu de parler ambigu sur les evenemens, comme font ceux qui craignent en ne devinant pas, de faire voir leur erreur; il justifie toujours la connoissance qu'il a de la nature du mal, par les predictions qu'il fait, toujours positives & toujours veritables de toutes les suites qui en doivent arriver.

La troisieme marque est s'il donne des raisons de tout ce qu'il fait, & si à tout ce qu'on luy dit il répond d'une maniere qui soit palpable & fort intelligible; n'employant jamais dans ses discours un certain galimathias dont se servent ceux qui ont besoin de cacher leurs défauts & de couvrir leurs erreurs.

La derniere & la meilleure marque, c'est lors qu'il n'ordonne & ne donne aucun remede qui ne soit suivi de quelque soulagement, coupant ainsi chemin à la maladie dans le temps mesme qu'elle pa-

roissoit prendre son accroissement.

Car c'est en cela qu'est différente la guérison qui s'est faite par le secours du Medecin, d'avec celle qui a esté l'ouvrage de la nature seule, parce que cette dernière sorte de guérison n'arrive que lors que la maladie a fait & a eu tout son cours, & que par conséquent la nature en a essuyé & soutenu toute la rigueur.

En quoy il est évident que le Medecin n'y a aucune part, puisque dans le temps que la nature estoit plus forte, & que le mal n'avoit encore que de foibles commencemens, il n'a pu en empêcher le progrès, ny diminuer rien de sa force, qui estoit le seul bien qu'il pouvoit faire au malade.

Delà on voit évidemment qu'en pareil cas le malade n'a aucune obligation à son Medecin, quoique cependant ce Medecin, par un abus qui est ordinaire, mais qui n'en est pas moins insupportable, ne laisse

pas pour lors de s'attribuer d'autant plus de gloire de ces sortes de guerisons , qu'il a laissé souffrir ou languir plus long-temps son pauvre malade.

I V.

Le peu de progrès que l'on fait dans la science de la Medecine , vient de ce que les Medecins ne cherchant que leurs propres interets, refusent de conferer sur les maladies avec toutes sortes de Medecins.

UN autre abus considerable dans la Medecine, c'est que plusieurs Medecins refusent les meilleurs moyens qu'ils puissent avoir pour y établir la verité , en ne voulant entrer en consultation pour les cas difficiles qu'avec ceux de leur Faculté ; comme si le Seigneur refusoit aux autres la grace de pouvoir donner un bon conseil.

Cependant cette maxime est évidemment contraire au bien public ;

& d'ailleurs à moins que ces Medecins ne soient retenus par la crainte d'y avoir du dessous, je ne vois pas par quelle raison ils se peuvent défendre d'écouter, sur une maladie dangereuse & où ils ont du doute, des sentimens qui leur sont proposez, quand ce seroit par des personnes qui ne feroient pas profession de la Medecine.

Car comme les Medecins ne peuvent sans presumption se flatter d'avoir dans leur teste seule tout ce que sçavent les autres hommes, & que de mesme ils peuvent sçavoir aussi bien des choses que les autres ne sçavent pas; si ce que les autres proposeront sur la maladie se trouve le meilleur, ne doivent-ils pas estre ravis, en se voyant instruits, de trouver des moyens plus faciles ou plus seurs qu'ils n'avoient, pour sauver la vie à ceux qui la leur ont confiée? Et si ce qu'ils ont pensé eux-mesmes est jugé plus avantageux, n'auront-ils pas de la gloire, & en

mesme temps du plaisir, en instruisant les autres, de faire voir qu'ils ont mieux rencontré, & qu'ils sont dans le bon chemin?

On peut ajouter à cet abus la pernicieuse maxime de ceux qui non seulement rejettent d'abord tous les remedes nouveaux, sans vouloir seulement prendre la peine de les examiner, (comme s'il estoit impossible qu'il y eust d'autres bons remedes que la saignée, ou la purgation) mais qui encore décrient ceux qui les proposent, parce qu'ils croient qu'ils peuvent faire ombra-ge à leur gloire ou à leur fortune, les regardant tous comme les objets de leur execration.

V.

Il y a bien des gens qui perissent pour ne vouloir pas changer leur Medecin par la trop grande consideration qu'ils ont pour eux.

S'IL y a bien des gens qui meurent par obeïssance, lesquels

seroient encore en vie s'ils n'avoient jamais vu de Medecins, l'aveuglement & le nombre n'est pas moins grand de ceux qui perissent par l'amitié & par la consideration qu'ils ont pour eux.

Je conviens qu'un malade est fort heureux quand il a un Medecin pour amy, parce que cette amitié est capable de faire chercher à ce Medecin toutes sortes de bons expediens pour soulager son malade, & ne luy permet pas de rien oublier de toutes les choses qui peuvent estre necessaires pour le recouvrement de sa santé.

Mais aussi est-il veritable que si le malade ayant une amitié reciproque pour son Medecin, vient à empirer sous sa conduite de telle maniere que sa vie en soit fort en danger, cette amitié qui est entr'eux deux, est pour le malade pour le moins aussi dangereuse que son mal mesme, parce qu'elle le tient ou par prévention, ou par erreur, si fort

attaché à ce Medecin, qu'il negligé tous les autres secours qui pourroient reparer les défauts de la premiere conduite, ne reconnoissant jamais qu'il est abusé que lors qu'il n'est plus temps.

Si quelque amy du malade s'apercevant de l'inutilité de son Medecin, luy conseille d'en voir un autre, il répondra qu'estant fait à ce luy qu'il a depuis long-temps, & de plus ne s'en estant jamais mal trouvé, il ne peut se résoudre à lui faire cet affront. Les personnes qui sont auprès de luy, si de leur costé elles ont des mesures à garder, ajouteront à cela, que si après avoir fait venir un autre Medecin le malade ne laissoit pas de mourir de sa maladie, tout le monde les blasmeroit de ce qu'on ne s'en seroit pas tenu à l'ancien Medecin qui estoit amy de la maison, & que l'on ne manqueroit pas de leur dire, que puis que le malade n'en avoit eu jusques là aucun sujet de mécontentement,

le malheur, sans cette défiance & sans ce changement ne seroit point arrivé.

Si ces raisons paroissent capables d'embarasser toutes les personnes qui se trouvent dans ces sortes d'occasions, & de les obliger de s'en tenir avec opiniâtreté au Medecin qui n'auroit pas bien rencontré, il est juste que (dans le dessein que j'ay de tirer les hommes de l'erreur ou de la foiblesse qu'ils ont ordinairement dans leurs maladies, de ne pouvoir passer par dessus l'amitié, ou la considération qu'ils ont pour leurs Medecins, lors que ces maladies ne cedent point à leurs remedes, & qu'il y a par consequent un danger évident que leur constance ne les fasse perir) je leur donne icy des raisons qui soient assez fortes pour pouvoir l'emporter sur les leurs, & pour leur faire vaincre leur repugnance.

Pour quitter quelque Medecin que ce soit dans une maladie qui
estant

estant guerissable, ne laisse pas d'empirer entre ses mains, quoi qu'il en eust bien esperé dès les commencemens, cette seule raison devoit suffire, qu'il est tres-constant que le Medecin qui estant obeï ne fait pas diminuer cette maladie, est la veritable cause de son augmentation, ou du moins n'a pas les moyens pour l'empêcher, parce qu'il ne connoist pas bien la nature du mal, ou qu'il n'a pas de remedes.

Mais afin qu'en cette occasion on puisse tenir une conduite si judicieuse, que le malade n'en recoive aucun préjudice, ni le Medecin aucun juste sujet de chagrin; la maxime qu'il y faut observer, c'est, d'abord que le Medecin a commencé de voir le malade, & qu'il l'a suffisamment examiné pour devoir bien connoître son estat, de sçavoir de luy positivement s'il espere la guerison, ou s'il en desesper.

D

Cette question est uniquement importante, comme l'on le verra par la suite ; il ne faut jamais manquer de la faire au Medecin dès qu'il a vu le malade, & avant qu'il luy ordonne des remedes: il ne scauroit mesme avec raison se dispenser d'y répondre, parce qu'il ne peut ignorer s'il a de l'esperance, ou s'il n'en a pas.

S'il fait comprendre qu'il n'y a pas grand sujet d'en bien esperer, c'est avoüer qu'il ne voit pas les moyens d'y pouvoir réussir ; & en ce cas il est évident qu'il faudroit chercher ailleurs quelque secours, n'étant pas impossible qu'un autre Medecin pût ce que celui-cy ne pourroit pas. Il y en a pourtant d'assez imprudens pour n'oser là-dessus se résoudre à changer de Medecin.

S'il dit qu'il a bonne esperance pour son malade, alors il n'y a qu'à observer si ses ordonnances sont toujours suivies de quelque soulagement ; car si le malade en ressent,

& qu'il voye que sa maladie ne passe pas plus avant, c'est une marque évidente que le Medecin est bon connoisseur, & qu'il fait bien son devoir.

S'il n'y avoit point de soulagement, il ne faudroit pas pourtant pour cela d'abord soupçonner mal du Medecin, parce que la faute pourroit venir non seulement de son erreur; mais encore de la nature qui manque; & c'est ce qu'il est important de sçavoir bien discerner.

Quand le remede qui devoit donner occasion à quelque mouvement n'en donne pas, c'est une marque infallible que la nature manque au dessein du Medecin aussi bien qu'au malade, puis qu'il n'y a qu'elle qui puisse faire operer les remedes, & que les plus habiles Medecins, avec les meilleurs specifics, ne peuvent rien sur les moribonds, non plus que sur les morts.

Mais si la nature fait operer les

D ij

remedes, sans qu'après deux ou trois jours au plus il en paroisse aucun soulagement, & sans que la maladie soit arrestée dans son progrès, il est certain que pour lors c'est le Medecin qui manque à la nature, en ne donnant pas un remede convenable, & qu'il n'est point dans le bon chemin, ni la vie de son malade en sureté.

Et en ce cas il ne faut point faire difficulté de le changer, quand l'on auroit pour luy toute la consideration du monde & toute l'amitié possible, sans qu'on doive craindre d'avoir aucun reproche pour ce changement, quand bien ensuite le malade viendrait à mourir.

Il suffit, pour devoir estre à couvert de tous reproches, qu'il y ait eu de justes raisons pour changer de Medecin ; estant bien certain d'un costé, que le malade ne pouvoit manquer de mourir aussi entre les mains du Medecin ordinaire, puisqu'il n'avoit pû, lors qu'il estoit

temps , arrester le progrès de son mal ; d'autre costé , qu'on n'estoit point assuré qu'un autre ne le pourroit pas échapper ; qu'en un mot à l'égard d'un Medecin amy , son amitié ne doit estre d'aucune consideration pour la maladie dont il est question , si ses soins s'y trouvent inutiles , & qu'il ne sert de rien qu'il ait esté toujours heureux dans les autres maladies dont ce malade a esté attaqué , s'il est malheureux dans celle-cy.

Mais les Medecins qui font bien avisez , & qui ont de la probité , n'attendent pas qu'on leur parle d'un changement , ils sont les premiers à confesser leur impuissance , ils demandent du secours , & se retirent mesme de leur propre mouvement , sçachant bien qu'il est plus juste de laisser la conduite du malade à quelqu'autre qui pourra mieux trouver le chemin de la guerison ; & c'est ce qui arrive rarement.

VI.

L'une des grandes causes pour lesquelles la verité de la Medecine n'est pas bien connue, c'est que l'on fait souvent accroire aux Medecins que l'on fait tout ce qu'ils disent, quoy que l'on fasse tout le contraire.

TOUS ceux qui n'osent pas changer de Medecin par la consideration particuliere qu'ils ont pour le leur, ne suivent pas tous pour cela la maxime de ces mal-avisez qui veulent bien sacrifier leur vie ou celle des malades qui les touchent, à la crainte qu'ils ont de faire ce changement : mais ils ne laissent pas de tomber dans une autre faute, tres dangereuse mesme pour le public, qui est qu'ils se servent sous-main d'un autre Medecin, en faisant accroire au Medecin ordinaire, que l'on suit ses ordonnances, quoy que l'on fasse tout le contraire.

D'où il arrive que si les malades sont gueris par cette voye secrete, les Medecins que l'on trompe de cette maniere, ne manquent pas, par la fausse confiance qu'ils prennent ensuite de ces guerisons, à leurs remedes, d'en tuer plusieurs autres malades en de pareilles occasions; ou si les malades viennent à mourir, ces mesmes Medecins se persuadant que les remedes qu'ils ont employez ne sont pas convenables, en privent en de pareils cas d'autres malades qui en auroient pu échaper.

V I I.

La mort de plusieurs malades vient fort souvent de leur legereté à changer mal à propos de Medecins, ou de ne pas suivre exactement ce qu'ils ont prescrit.

S'IL y a des personnes assez timides pour n'oser changer de Medecin quand la raison les y oblige

48 *Les Abus qui se commettent*
indispensablement , il y en a d'autres qui sont assez faciles & inconstans pour en changer mal à propos ; d'où il arrive de fâcheuses suites & pour les Medecins & pour les malades.

Lors que l'on ne se trouve pas mal de la conduite d'un Medecin, soit que la maladie soit aiguë, ou qu'elle soit longue de sa nature, il est toujours dangereux de quitter ce Medecin, parce qu'on ne sauroit presque jamais le changer sans changer de conduite; & que quand on est bien, si l'on vient à faire du changement, on risque beaucoup de tomber dans une pire condition.

Quelquefois c'est par caprice qu'on quitte son Medecin, lors que l'on est ennuyé de la longueur de la maladie; souvent c'est par avarice, quand on se croit assez avancé dans sa guérison pour n'avoir plus un si grand besoin des secours de la Medecine; d'autres fois c'est par conseil,

conseil, sur tout parmi les gens de qualité, quand leurs Medecins ne sont pas encore en grand credit; car pour lors ceux qui en ont davantage, trouvent ordinairement des personnes d'autorité & de confiance, qui dans ces occasions les envoient aux malades de leur connoissance, lesquels par consideration, n'osant les refuser, veulent bien congédier leur premier Medecin. En verité ce mesme Medecin me paroist en cette rencontre estre dans une conjoncture bien fâcheuse, en ce que si le malade sous cette derniere conduite va toujours de mieux en mieux, le nouveau Medecin qui n'aura eu qu'à suivre les routes du premier, emportera neanmoins toute la gloire de la guerison; & si le malade qui s'étoit mis d'abord entre ses mains est venu à empirer, ou mesme à mourir après avoir pris un autre Medecin, ce second Medecin ne manquera pas pour mettre son hon-

E

50 *Les Abus qui se commettent*
neur à couvert, d'en attribuer toute
la faute au premier, de publier par
tout qu'il a esté impossible de la re-
parer, & n'aura que trop d'autorité
pour le persuader.

Mais pour la consolation des
Medecins qui sont ainsi les victi-
mes innocentes de leurs Confreres,
& pour les mettre aussi à couvert
du tort que l'on leur fait, il est
de la justice que je fasse icy con-
noître à tout le monde deux prin-
cipes qui decident en leur faveur,
& par le moyen desquels chacun
pourra en semblables rencontres
découvrir la verité, & en juger sai-
nement.

Le premier principe est, qu'un
Medecin ne doit point estre respon-
sable d'un malade qui n'est plus en
son pouvoir & en sa disposition,
autrement ce seroit exiger de luy
l'impossible.

Le second, c'est que tous les
evenemens qui se declarent sous la
conduite d'un autre Medecin, &

qui ne paroissent point sous celle du premier, doivent tous estre imputez à ce dernier, comme ne pouvant estre que de son fait uniquement, ou comme en estant luy seul responsable. Car quand il a pris sous sa conduite le malade que traitoit un autre Medecin; ou il a connu que ce malade estoit pour lors en danger, ou il ne l'a pas connu. S'il l'a connu, c'est sa faute de ne l'avoir pas déclaré dans le temps où le précédent Medecin auroit pu répondre de son malade & poursuivre sa guerison. S'il ne l'a pas connu, il est luy-mesme un veritable ignorant, & capable de tomber dans toutes les fautes qu'il attribue aux autres. Ou si ayant bien connu l'estat du malade, il a déclaré qu'il estoit en danger, quoy qu'il l'eust trouvé au contraire dans le chemin de la guerison, en ce cas l'on doit regarder ce mesme Medecin comme un imposteur.

Ce qui doit le convaincre entié-

E ij

52 *Les Abus qui se commettent*
rement de son tort , c'est que le
malade s'étant toujours trouvé
passablement de la conduite du
precedent Medecin , & n'ayant em-
piré que dans le temps qu'il a esté
sous la sienne , la raison est toute
contre luy , & favorable à l'autre
Medecin ; car enfin si le malade,
quoy qu'il le crût en danger , estoit
guérissable , pourquoy ne l'a-t-il pas
guéri ? Si au contraire sa guérison
estoit impossible , pourquoy l'a-t-il
entrepris ?

VIII.

*Il ne faut pas appeller , comme l'on fait
mal à propos , plusieurs Medecins
hors des temps de consultation.*

L'ON fait tres mal de se faire
voir durant tout le cours de la
maladie à plusieurs Medecins , par-
ce qu'il y a rarement de l'unifor-
mité dans leurs sentimens , & que
la diversité dans les opinions ne
pourroit causer que du trouble dans

dans l'usage de la Medecine. 53
l'esprit du malade, & dans le traitement de sa maladie.

IX.

L'on rend inutiles les consultations de Medecins. Quand & comment il les faut faire.

C'EST une coutume pernicieuse, lorsque pour une maladie où l'on trouve quelque matiere de doute considerable, il est besoin de consulter plusieurs Medecins, d'attendre pour faire cette consultation que le malade soit à l'extrémité.

Car de quoy peut servir de consulter ou de deliberer, quand il n'y a plus rien à faire pour le malade?

Il est vray qu'il est de certains Medecins consultants qui trouvent le secret de ne pas rendre leur consultation tout à fait inutile, en prenant la coutume, lors qu'ils jugent que le mal est sans remede, d'employer le temps de leur consultation

E iij

54 *Les Abus qui se commettent*
en faveur de celui de leurs Confreres , qui ayant traité le malade durant tout le cours de sa maladie , a eu le malheur de n'y pas réussir ; pour sauver son honneur & le mettre à couvert de tous les reproches qu'on pourroit luy faire, ils luy donnent mille louanges sur la maniere dont il avoit sçû s'y prendre, & donnent tout le tort à la nature sur ce qu'elle n'a pas sçû en profiter. Mais il est aisé de voir que cette politique n'est qu'un artifice dont les faux Medecins se servent pour jouer les hommes, qui dans ces occasions sont ordinairement assez credules pour en tirer un grand sujet de consolation à la mort de leurs parens, sur ce qu'ils font après cela bien assûrez qu'au moins on y avoit fait tout ce qui s'y pouvoit faire. Cependant le malade, bien loin d'avoir gagné quelque chose à tous ces beaux discours, a tout perdu avec la vie, quoy que l'on eust fait esperer sa guerison.

Pour rendre donc les consultations de Medecins beaucoup plus utiles qu'elles ne le sont en effet, je conseille à tout le monde d'observer les trois maximes suivantes.

La premiere est, que l'on les fasse faire avant que l'on ait commencé le traitement des malades, parce que c'est principalement pour le regler que l'on a besoin de deliberer, & non pas pour reconnoître seulement le danger, ou pour prononcer sur l'évenement.

La seconde est, que l'on choisisse en la maniere que j'ay dite les Medecins consultans, au lieu d'en laisser la commission au Medecin ordinaire, parce que c'est pour le malade, & non pas pour ce Medecin que se doivent faire les consultations.

La derniere est, que deux jours avant qu'on fasse assembler ces Medecins, l'on leur fasse voir le malade, à chacun en particulier & à l'insçu l'un de l'autre, afin qu'ils

E iiij

56 *Les Abus qui se commettent*
puissent tous avoir du temps pour
mieux étudier la maladie, & sur la
connoissance qu'ils en auront prise,
mieux penser aux moyens qui sont
les plus propres pour donner soula-
gement au malade ; au lieu de leur
donner occasion en les appelant
tous ensemble, de s'accorder d'une
maniere qui seroit fort inutile pour
la guerison que l'on entreprend.

X.

*Il est à propos que par le moyen de ce
petit Ouvrage, l'on apprenne mieux
qu'on ne fait, ce qu'il faut qu'on
sache de la Medecine, pour se dé-
fendre des erreurs qui s'y sont in-
troduites.*

C'EST une chose étrange que
les hommes qui ont une si
grande défiance dans leurs affaires
ordinaires, veulent bien abandon-
ner aveuglément leur vie & leur
santé, qui est ce qu'ils ont de plus
cher, à des gens qui le plus sou-

vent ne s'en soucient que par rapport à eux-mêmes ; & il n'est pas moins surprenant aussi de voir que l'on se donne bien de la peine pour connoître toutes les autres choses, sans vouloir jamais apprendre à se connoître soy-mesme.

Car enfin, si le Medecin doit sçavoir parfaitement la Medecine pour en rendre l'usage utile à ses malades, les malades doivent aussi de leur costé en sçavoir assez pour pouvoir se mieux faire connoître à leur Medecin, & par ce moyen suppléer au défaut de sa connoissance, ou à celui de son attention.

Et cette propre connoissance de soy-même seroit d'autant plus utile, qu'il est certain que chacun peut mieux sçavoir de soy que toute autre personne, ce qu'il sent & ce qui luy nuit, ou luy fait du bien ; aussi ne peut-il y avoir de si parfait Medecin que celui qui l'est de soy-mesme.

XI.

Il ne faut pas par la maniere de reconnoître les soins des Medecins , leur donner occasion de chercher leurs propres interets au préjudice de celui de leurs malades.

C'EST une tres méchante maxime de payer les Medecins par visite , parce que c'est donner occasion à tous ceux qui pourroient manquer de probité , de multiplier inutilement leurs visites , & mesme de prolonger pour cet effet les maladies.

La Police en seroit bien meilleure s'ils estoient gagez , & qu'ils fussent obligez de ne prendre des malades aucune récompense , afin qu'en leur ostant par ce moyen toute esperance de lucre , on pust bannir par consequent de leur cœur l'avidité & l'envie qui causent de si grands desordres dans la Medecine.

L'on pourroit dire , si les Mede-

cins estoient gagez, qu'il arriveroit de là que voyant qu'ils ne gagneroient pas plus à travailler qu'à se reposer, ils en deviendroient paresseux, & negligeroient les malades; Mais aussi pour éviter cet inconvenient, on pourroit ne choisir pour ces Medecins gagez que des gens aussi honnestes que capables, qui bien loin de ne bien faire que par la crainte d'estre cassez aux gages en faisant autrement, se feroient sans doute un honneur & un plaisir fort grand de remplir leur devoir comme font ceux qui sont gagez pour servir à la Cour & ailleurs gratuitement le Public.

Puis que cette coutume n'est pas par tout établie, il seroit à desirer qu'il fust au moins établi que les Medecins ne seroient récompensez ou que selon le merite des guerisons quand ils ont gueri leurs malades, ou que selon les soins qu'ils auroient pris pour ceux qui seroient venus à mourir, lors qu'après avoir prédit

60 *Les Abus qui se commettent*
dès le commencement ce triste événement, on les auroit prié de ne pas laisser de continuer leurs visites pour faire du moins aux malades tout ce qu'ils pourroient pour leur soulagement.

Mais quand les Medecins après avoir fait esperer à leurs malades la guerison, ont un mauvais succès, il ne faudroit point par aucune récompense payer leurs peines qui ont esté préjudiciables ou inutiles, afin de leur apprendre à mieux connoître ce qu'ils assurent, & à mieux tenir ce qu'ils ont promis.

Pour ceux qui auroient la lâcheté d'exiger de l'argent d'avance, il ne faudroit plus les regarder comme des Medecins; bien moins encore ceux qui se fiant sur un remede qu'ils pensent avoir spécifique, quoy qu'il leur ait souvent manqué, & croyant estre les seuls qui en aient connoissance, voudroient mettre à prix la vie des malades, refuseroient de la leur sauver s'ils ne s'accor-

doient à leur donner ce qu'ils leur demanderoient ; leur feroient entendre qu'ils leur sont necessaires absolument , afin de tirer d'eux plus facilement tout ce que leur cupidité pourroit exiger ; & de cette maniere , sous pretexte de chercher à leur conserver la vie , voudroient cependant leur oster les moyens de vivre , ne visant effectivement à s'enrichir qu'aux dépens du Public qu'ils abuseroient.

XII.

Les fâcheux evenemens des maladies viennent souvent par la faute des malades , & l'on en accuse trop facilement les Medecins.

SI quelquefois on excuse mal à propos le Medecin , souvent aussi par prévention ou par ignorance , l'on l'accuse tres injustement.

Lorsque ses remedes ne sont pas suivis de leurs bons effets , ce n'est pas toujours la faute du Medecin,

parce qu'il pourroit les avoir bien ordonné, sans qu'il eust esté bien obeï : il est mesme plus naturel de juger qu'un malade qui a de la repugnance à tout, qui manque de courage, & qui n'a pas toujours l'esprit si present qu'il faudroit, a manqué à son devoir, plustost que le Medecin qui peut bien mieux penser, & que son honneur ou son propre interest oblige de bien faire.

De plus, il arrive tres frequemment que l'augmentation de la maladie, & la mort mesme, quoy que survenues après l'usage des remedes du Medecin, sont de veritables preuves de la verité de sa science & de sa grande experience. C'est lors qu'il a eu assez de connoissance pour prévoir l'evenement, & assez de précaution pour en avertir dès le commencement pour sa décharge.

On ne doit pas mesme pour juger sainement d'un Medecin s'arrester si fort à ce qui paroist d'abord

dans les effets, qu'on n'en voye encore les suites ; car comme il ne faut jamais se servir de remedes sans necessité, & que par consequent on doit toujours supposer qu'en mesme temps qu'on prend ces remedes il y a une mauvaise disposition dans le corps, pourquoy quand il y arrive quelque fâcheux mouvement, l'imputeroit-on à une mauvaise qualité du remede dont on n'est point certain, plutost que de l'attribuer à une cause qu'on sçait certainement estre nuisible dans un corps mal disposé ?

Il ne faut donc jamais blâmer les Medecins sur la conduite qu'ils ont prise de leurs malades, que dans ces trois cas. Premièrement, si ce qui est survenu de mauvais après l'usage de leurs remedes, n'a pas esté suivi d'une suite plus heureuse. En second lieu, si le mal estant certain, c'est contre leur esperance & leur promesse qu'il est arrivé ; & enfin si y ayant eu de l'erreur elle n'est point

64 *Les Abus qui se commettent*
venue du peu d'exactitude qu'on
a eue pour les ordres des Medecins.

Car la condition des Medecins est en cela fort malheureuse, que leur honneur depend & du caprice de leurs malades, & des soins de ceux qui les servent, & de la vigilance aussi-bien que de la fidelité des Apoticaire.

Mais les Medecins habiles ont cette consolation, que lors qu'on a commis quelque faute contre leurs intentions, la nature dont ils connoissent bien tous les mouvemens, leur en rend un compte fidelle, & que s'en estant apperçus ils sçavent y mettre bon ordre.

XIII.

En matiere de maladie, sur tout en danger de mort, il ne faut jamais se fier qu'aux Medecins.

IL y a encore un grand abus dans la Medecine, dont il arrive tres frequem-

frequemment bien du malheur, & aux bleſſez par les Chirurgiens, & aux femmes en particulier dans leur groſſeſſe & en leurs accouchemens, par les Accoucheurs & Sage-femmes ; c'eſt que dans les cas les plus difficiles l'on ſe contente du ſecours de ces arts ſubalternes, ſans prendre avis des Medecins.

Cet abus eſt venu de ce que les Medecins qui dans les commencemens de leur etabliffement faiſoient avec la Medecine tous les ouvrages de la main en matiere de la Chirurgie comme de la Pharmacie, pour eſtre plus ſeurs de leurs faits, ne pouvant ſatisfaire à toutes ces fortes de ſoins, qui auſſi leur déroboient bien du temps qu'ils pouvoient employer ailleurs plus utilement, ne ſe contenterent pas d'etablir des gens ſubalternes pour travailler ſous leurs ordres, en donnant aux uns la maniere de faire toutes fortes de preparations pour les remedes, qui ſont preſentement

F

les Apoticaire ; & aux autres la façon d'appliquer les medicamens à l'exterieur , & d'y faire toutes fortes d'operations avec la main & les instrumens , qui sont les Chirurgiens , les Operateurs , les Accoucheurs & Sage-femmes ; & dans la suite jugeant que l'habitude qu'avoient ces gens-là de voir toutes fortes de traitemens de maladies, pourroit leur avoir donné quelques legeres connoissances, ils confièrent à leur seule conduite les choses les plus aisées de la Medecine & de la Chirurgie, qu'ils crurent moins dignes de leurs soins & de leur attention, permettant aux Apotiquaires de donner sans leur avis quelques syrops ou quelques lavemens, aux Chirurgiens de traiter des playes simples ou superficielles , & aux Accoucheurs ou Sage-femmes de recevoir tous les enfans qui se presenteroient d'eux-mesmes, & qui viendroient au monde naturellement.

Ce qui a fait que les Apoticaire, les Chirurgiens, les Accoucheurs & Sage-femmes, s'étant peu à peu émancipés, ont si bien étendu leur pouvoir, qu'ils ont enfin persuadé au Public, & même à de certains Medecins, que les connoissances de la Chirurgie n'appartenoient point à la Medecine; que la science des compositions & des preparations des remedes, non plus que la connoissance des playes, des tumeurs, & de tous les autres maux externes, n'étoient point l'affaire des Medecins.

Enfin le desordre en est venu si avant, que le Chirurgien fait l'office de l'Apoticaire, l'Apoticaire celui du Chirurgien, l'un & l'autre celui du Medecin, y ayant même bien des femmes qui veulent tout faire sans estre rien du tout.

Après quoy il ne faut plus s'étonner si sur tout les Chirurgiens & les Accoucheurs se donnent la liberté, & se font même un point

F ij

68 *Les Abus qui se commettent*
d'honneur de travailler sans Me-
decins dans les cas difficiles & dou-
teux qui peuvent se presenter pour
l'exercice de leurs professions ; en
quoy il y a bien de l'abus.

Car il est bien évident que ces
arts n'étant fondez que sur la pra-
tique seule , ne sçauroient donner
les veritables moyens pour sortir
avec succès de ces cas difficiles &
douteux , puisque la pratique ne
peut servir que pour les cas qui ont
esté pratiquez , & que les cas dou-
teux ne sont douteux que parce
qu'ils n'ont pas encore esté dans la
pratique. D'où il arrive souvent
aussi que les plus habiles Chirur-
giens & Accoucheurs manquent
en pareils cas.

Par consequent la capacité de
ces arts ne pouvant s'étendre à ces
mesmes cas , il faut conclure que
l'on doit pour lors recourir aux
lumieres de la science ; & à qui
est-ce d'en développer les mysteres,
si ce n'est aux Docteurs & aux

Oracles de la Medecine ?

C'est aussi pour cette raison qu'ils sont indispensablement obligez de se rendre tres habiles dans toutes ces sortes de connoissances, comme dans toutes les autres qui sont necessaires pour leur ministere, afin qu'ils puissent s'acquitter dignement de cet employ éminent dont le Seigneur les a honorez, pour travailler à la conservation de la vie qu'il a donnée aux hommes, & cooperer avec luy dans ce grand ouvrage.

OBSERVATIONS

*Sur les Erreurs generales qui se
sont introduites dans la pra-
tique de la Medecine.*

I. OBSERVATION,

O U

I. ERREUR.

*L'on traite mal à propos les maladies
suivant leur denomination , au lieu
de les traiter suivant leur nature
ou leur cause essentielle.*

IL est décidé dans la Medecine
que l'on doit faire le choix des
remedes , suivant l'occasion où ils
sont propres ; que cette occasion
est sujette au changement conti-
nuel ; qu'elle passe incontinent ,
comme l'a dit Hippocrate , suivant
les mouvemens differens & conti-
nuels de la nature ; & que par con-
sequent le grand secret est de la

*Hypo-
crate,
Aphor.
2.*

bien connoître , & d'y faire une grande attention dans l'usage de la Medecine.

Cependant c'est une coutume parmi ceux qui écrivent de la Medecine , ou qui la pratiquent , de donner des remedes fixes & déterminez pour chaque mal d'une même dénomination , & par conséquent de vouloir que ce soient toujours les mêmes dans toutes les occasions différentes d'un même mal. N'y a-t-il pas-là une formelle contradiction ?

Il est même certain (comme je le feray voir dans l'onzième des Erreurs generales dont je parle à present) que sous les noms que l'on prétend avoir esté donnez à chaque maladie , l'on n'a compris effectivement que les maux , les accidens , & les symptomes qui en paroissent , parce que les Auteurs ont jugé devoir les dépeindre seulement par tout ce qui en estoit le plus sensible ; quoy que néanmoins

il soit évident que l'on ne doit pas donner des remèdes contre les maladies par rapport à leurs accidens, mais seulement suivant leur propre nature ; je veux dire suivant la cause essentielle qui les a formez , & qui les entretient.

Qui est la raison pour laquelle il arrive souvent qu'il faut conduire par une même méthode des maladies de différente denomination, parce qu'il se trouvera qu'elles sont d'une même nature ; au lieu qu'on devra observer une méthode différente contre des maladies d'une même dénomination , parce qu'il se rencontrera qu'elles auront été formées différemment.

Car parce que plusieurs fièvres auront différent mouvement , l'une de tierce, l'autre de quarte, bien loin que pour les détruire il faille donner des remèdes différens, il en faudra donner de pareils pour l'une & l'autre espèce de ces fièvres , si toutes deux sont d'une même nature,
&

& ont une mesme cause essentielle : comme au contraire il est constant que pour toutes fortes de foiblef-
ses, quoy qu'elles ayent la mesme dénomination, il faut remedier à celles qui proviennent de plenitu-
de & d'accablement, bien diffé-
remment de celles qui surviennent à l'inanition & à l'épuisement.

D'où il faut conclure, que tous les Livres de pratiques, toutes les recettes de remedes fixes & déterminez, tant simples que compo-
sez, aussi-bien que tous ceux qui en font part au public & aux parti-
culiers, sans faire difference des différentes natures, & des circon-
stances ou occasions différentes, sont des pièges d'erreurs, d'où il arrive toujours du mal suivant l'or-
dre naturel, & du bien seulement par hazard.

I I.

*Contre la raison, aussi-bien que contre
l'autorité d'Hypocrate, l'on ordonne
des évacuations contre les mou-
vemens de la nature.*

Voyez
Hypocr.
en son
Livre
des A-
phorif.
Sect. 3.
Aph. 21. L'ON se contredit encore bien
évidemment à l'égard de cette
loy si bien établie dans la Medeci-
ne, qui ordonne aux Medecins de
suivre dans leurs fonctions les mou-
vemens de la nature ; elle veut
qu'on évacuë les humeurs du costé
qu'elles se presentent , comme y
estant plus disposées.

Cependant combien de fois ar-
rive-t-il que l'on saigne dans les
vomissemens, & dans les devoye-
mens?

Quoy que par cette fausse con-
duite l'on peche en mesme temps
contre un autre principe de con-
sequence, qui est qu'il ne faut ja-
mais permettre deux évacuations

introduites dans la Medecine. 75
en mesme temps , de peur de
diminuer trop les forces, que l'on
ne sçauroit trop ménager.

III.

*Le choix des remedes pour le traite-
ment des maladies , ne doit pas
estre fait sur la connoissance des
temperamens.*

L'ON croit communément que
le succès des traitemens des
maladies dépend de la seule con-
noissance parfaite qu'on doit avoir
des temperamens.

Mais qu'est-ce que la maladie
peut avoir de commun avec le tem-
perament , puis qu'une mesme ma-
ladie peut se former dans des per-
sonnes de temperament different,
& avec une grande difference d'â-
ge , de sexe , de climats , & de sai-
sons ?

De plus , les remedes que l'on
peut donner contre les maladies,
n'ont aucune relation avec le tem-

G ij

perament , parce qu'ils n'ont rien qui puisse y convenir , n'estant même destinez que pour faire des mouvemens contraires au temperament, & capables de l'irriter ou de l'alterer, bien loin d'avoir avec luy de la convenance.

Ce qui peut donc seul avoir du rapport avec le temperament, ce sont les alimens , parce qu'ils se doivent changer en la substance du corps humain.

Mais cette convenance n'est point de la connoissance d'aucun autre que des malades ; lesquels seuls par leur propre sentiment peuvent juger de ce qui leur fait du bien ou du mal, & par consequent sçavoir seuls aussi ce qui leur est profitable ou nuisible.

Ainsi il faut conclure que la connoissance du temperament, s'il est pris pour l'estat des forces, ne peut servir aux Medecins que pour proportionner la dose de leurs remedes.

IV.

L'on ne considere pas ce qu'il faut observer dans les épreuves , & l'on les confond mal à propos.

C E qui donne occasion à bien des fautes considerables que l'on fait dans l'usage de la Medecine , c'est que l'on confond l'épreuve que l'on y fait des remedes avec l'experience que l'on en a , quoy que ce soient deux choses bien differentes ; la premiere estant tres dangereuse , suivant le jugement d'Hypocrate dans son premier Aphorisme , parce qu'elle n'est que l'essay d'une chose que l'on ne connoist point encore ; & que mesme l'on considere dans les essais toute autre chose qu'il n'y faudroit observer ; au lieu que l'experience est tres certaine , & l'un des meilleurs fondemens de la Medecine , en ce qu'elle ne suppose que des essais capables de faire

G iij

connoître les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes.

Ce qui fait qu'ordinairement toutes les épreuves sont de véritables occasions d'erreurs, au lieu de servir au progrès de la Médecine, c'est que l'on a coutume de n'observer dans ces épreuves que le succès, quoy qu'il suive par nécessité la nature des circonstances, qui sont toujours différentes & sujettes au changement; au lieu qu'il ne faut considérer dans les essais que l'on fait des remèdes, que ce qu'ils operent dans le corps, & leurs actions qui sont leurs véritables propriétés, lesquelles tant que la nature subsiste se font paroître par nécessité de nature également dans toutes les occasions différentes; & par conséquent ne sçauroient jamais faire tomber dans l'erreur ceux qui les observent, & s'y fient uniquement.

V.

Il n'est pas vray que le sang puisse se corrompre dans ses vaisseaux , se ce n'est à la mort.

C'EST une opinion fort commune dans le monde, que le sang se corrompt souvent dans ses vaisseaux durant la vie de l'homme.

Cependant cette opinion est évidemment contraire à la verité, parce qu'il n'est rien de plus certain que la vie est dans le sang , & que la vie est autant incompatible avec la corruption , qu'elle l'est avec la mort , puisque la mort & la corruption ne sont qu'une mesme chose ; l'une & l'autre consistant uniquement dans la perte des esprits , ou leur separation d'avec la matiere avec laquelle ils composoient la chose pour luy donner la vie & tous ses mouvemens.

C'est par cette raison qu'il est

G iij

constant que le sang qui renferme le principe de la vie doit estre le dernier dans le corps à estre corrompu.

Ce qui n'arrive que lorsque les humeurs & serositez vitiées en penetrant la substance huileuse du sang ont donné lieu à la dissipation de tous les esprits qui servoient à l'entretien de la vie.

De sorte que quoy que les serositez qui accompagnent le sang soient sujettes durant la vie à la corruption, à raison de la teinture des mauvais levains & des humeurs corrompues dont elles se chargent dans les premiers voyes, & qu'elles charient dans les vaisseaux; ce n'est pas à dire pour cela que le sang contracte dans sa substance cette corruption, si ce n'est à la mort, & ce n'est au contraire que pour s'en défendre qu'il est obligé dans les fièvres de faire tous les mouvemens violens que nous y remarquons.

C'est cependant pour avoir pris la corruption des ferositéz pour celle du sang, que l'on a commis de si grands abus sur la saignée, en prenant, comme l'on a fait, l'habitude de tirer le sang des vaisseaux pour oster la corruption qui pourroit s'y estre glissée, au lieu qu'il ne faut pour cet effet qu'en separer les ferositéz impures; ce qui se peut plus naturellement & plus parfaitement par d'autres evacuations, & par la vertu des simples qui y sont spécifiques, & non point par la saignée, qui au contraire en épuisant les esprits qui sont dans le sang, ne peut pas manquer de donner lieu à une plus grande corruption.

Ce qui a donné occasion au sentiment que l'on a sur la corruption du sang, ce sont les couleurs différentes que l'on y apperçoit souvent, après l'avoir tiré de la veine; mais ces apparences ne sçauroient estre des marques de la corruption

du sang, n'estant que l'effet du changement de la situation de ses particules causées par un mouvement extraordinaire, soit que le mouvement soit provenu du dedans par maladie, ou du dehors par quelque violent exercice du corps, comme il arrive aux personnes d'un travail penible, qui quoy que tres saines ont neanmoins dans le temps de leur agitation leur sang aussi mal coloré que celui des febricitans les plus malades : ainsi qu'il est aisé d'en faire l'experience.

L'on peut facilement connoistre que ces differentes couleurs du sang ne font aucun changement dans sa substance, en ce que si l'on en tire dans une palette deux ou trois onces, & qu'il en tombe sur les bords quelque peu d'une épaisseur fort legere, ce qu'il y en aura sur les bords paroistra bon, & ce qui sera dans le fond paroistra fort mauvais, quoy que ce soit dans les

introduites dans la Medecine. 83
deux endroits , du sang d'une
mesme nature , & tiré en mesme
temps.

Quelle difference peut-il donc y
avoir de l'un avec l'autre , si ce n'est
en ce que les particules du sang
confonduës les unes dans les au-
tres , & brouillées par un mouve-
ment extraordinaire , se trouvent si
embarassées ensemble dans le fond
de la palette, qu'elles ne peuvent
plus reprendre leur situation ordi-
naire , ni par consequent repre-
senter leur couleur naturelle, com-
me le peuvent facilement celles
qui sont sur les bords , parce qu'el-
les y ont plus de liberté dans une
moindre épaisseur pour se dégager
les unes d'avec les autres.

Une autre raison qui fait bien
voir qu'on ne doit pas faire atten-
tion à ces differentes couleurs qui
paroissent au sang , & que ce sont
des apparences fort trompeuses
sur lesquelles on ne peut fonder
aucune conjecture raisonnable pour

prouver sa corruption, c'est que dans les fièvres malignes les plus mortelles le sang paroît ordinairement tres bon par la beauté de sa couleur.

Ce qui n'arrive pourtant que parce que se coagulant peu à peu dans les vaisseaux par le moyen des acides violens qui font la malignité de sa ferosité, il n'est plus capable d'y faire assez de mouvement pour changer la situation ordinaire de ses particules, comme il est aisé d'en juger par le poux, qui dans ces sortes de fièvres ne paroît pas fort éloigné du naturel.

VI.

La purification des corps dépend uniquement de la digestion des humeurs, qui est un ouvrage de la nature, & non pas des lavages que l'on a coutume de faire prendre aux malades.

POUR détacher tout ce qu'il peut y avoir d'impur dans le

introduites dans la Medecine. 85
corps , l'on croit qu'il n'y a qu'à le
laver d'une grande quantité de boisson ,
comme s'il s'agissoit de nettoyer un
chauderon ou une marmite. Au lieu que
l'on doit considérer cet ouvrage comme
dépendant uniquement de la nature.

Il n'est pas besoin dans les maladies
de tant humecter le corps , puis qu'il
n'y a déjà que trop d'humeur , & qu'elle
abonde même davantage dans les corps
qui sont plus secs, comme je le feray voir
en son lieu.

Pour ce qui est de la crasse qui
s'attache aux parties par lesquelles
passent les humeurs , on reconnoît assez
tous les jours que les plus grands lavages
ne peuvent seulement la détacher de la
langue , & bien moins des ulceres
exterieurs ; que la mondification par
conséquent des parties les plus
interieures estant encore moins possible
par une grande quantité de boisson ,
il faut la laisser faire à la nature seule,
& se contenter d'y apporter une

86 *Les Erreurs generales*
bonne disposition par la digestion
universelle des humeurs pour luy fa-
ciliter son ouvrage.

V I I.

*Pour faire une parfaite évacuation des
humeurs , il faut les prendre dans
leurs mouvemens , & non pas dans
leur repos , pourvu qu'elles soient
dans les voyes de l'évacuation.*

L'ON a tellement intimidé les
peuples sur la purgation dans
les fievres , dans les rhumes , &
pour tous les maux où il se fait quel-
que mouvement extraordinaire, que
presque personne n'oseroit , sans
craindre de se faire mourir , en user
dans ces occasions ; par la raison
que pendant que les humeurs sont
déjà en mouvement , il ne faut pas
y en faire de nouveau par le moyen
de la purgation.

Sur ce principe il ne faudroit
presque jamais purger dans aucune
maladie , puisque hors de l'apo-

plexie , de la létargie , & de la paralysie , elles sont toutes des effets de quelques humeurs qui sont en mouvement , & par consequent il faudroit attendre que les maladies fussent parvenues à leur fin pour y apporter le remede ; ou pour parler encore plus clairement , attendre que les humeurs nuisibles fussent toutes dissipées par les efforts de la nature , & consumées par les douleurs avant que d'en tenter l'évacuation.

De là il arrive que la purgation trop tardive ne rencontrant plus de mauvaises humeurs , en corrompt de bonnes dans son operation , & que pour estre faite à contre-temps, elle cause une rechute , ou commence une nouvelle maladie.

De mesme pour ne pas évacuer assez-tost dans les fièvres & dans les fluxions les mauvaises humeurs, l'on voit naître de grands accidens, parce que ces humeurs qui sont en grand mouvement, ne trouvant au-

Voyez
Hypocr.
en la
Section
5. du
Liv. 2.
des Ma-
ladies
populai-
res.

cune issuë pour se mettre en liber-
té, font tout à coup un dépôt sur
les hypocondres, sur les cuisses, ou
sur le premier endroit qu'elles ren-
contrent, & quelquefois sur une
partie principale qui se trouve foi-
ble, rendant par ce moyen la per-
te du malade inévitable.

Ce qui rend bien évidente l'er-
reur de ceux qui pratiquent cette
fausse methode, c'est que quoy
qu'ils soient assez scrupuleux pour
ne vouloir pas dans une fièvre don-
ner la moindre purgation dans le
temps que les malades sont dans
toutes leurs forces, ils donnent nean-
moins souvent à des febricitans,
quoy que réduits à l'extrémité, les
plus violens purgatifs, & mesme
l'émerique, dont il arrive pour-
tant assez frequemment de bons
effets fort surprenans.

Mais ces prodiges ne sont pour
eux que des sujets veritables de blâ-
me & de confusion, parce qu'on
peut pour lors avec justice non seu-
lement

lement leur reprocher le contre-temps d'un remede qu'il estoit plus à propos de donner dans le temps où le malade avoit plus de forces , mais encore leur imputer avec le retardement de la guerison, toute la fatigue & la grande dépense d'une longue maladie ; ce qu'ils auroient pû certainement épargner à ce malade , puis qu'ils l'échappent par ce mesme remede violent dans un temps où la guerison est beaucoup plus difficile.

Il vaudroit donc mieux qu'ils fussent du sentiment d'Hypocrate qu'ils se vantent de suivre , & qu'ils ne suivent pourtant pas , qui est qu'on doit évacuer lors que les humeurs sont turgentes , c'est à dire lors qu'elles commencent à estre mises en mouvement , afin qu'à la faveur de cette occasion l'évacuation en soit plus facile ; qui est la veritable raison sur laquelle sans doute s'est fondé ce grand homme.

*Voyez
Hypoc.
en son
Livre
des A-
phorif-
es.*

Il se commet sur cette mesme matiere un autre abus tout contraire à ce dernier, mais qui n'en est pas moins préjudiciable aux malades, c'est qu'il y en a qui purgent trop inconsidérément dans les fièvres & dans les fluxions, sans avoir en main les remedes spécifiques qui peuvent empêcher que les esprits naturels ne se mettent dans un mouvement extraordinaire à l'occasion du purgatif, pendant que la nature s'en sert pour separer du sang les impuretez.

VIII.

La coutume que l'on a dans l'usage de la Medecine de s'arrêter aux apparences, sans penetrer les raisons de leur manifestation, est la principale cause pour laquelle on y fait des conjectures tres incertaines.

TOUT le monde presque s' imagine que parce que la Medecine est une science conjectura-

le, & que tous les jugemens sont fondez sur des apparences, toutes ces apparences estant souvent trompeuses, elle soit necessairement sujette à l'erreur. Cette opinion est veritable, lorsqu'on n'y connoist pas les causes qui font manifester les signes au dehors, & qu'on ne sçait pas qu'il y a entre ces signes & leurs causes une dépendance naturelle & certaine, dont la connoissance fait qu'on ne peut voir ce qui paroist à l'exterieur, qu'on ne soit aussi certain de tout ce qui se passe dans l'interieur.

Or il est de fait, qu'il n'a paru jusqu'icy aucun Auteur dans la Medecine, qui en prenant soin de donner un détail de tous les signes, qui dans les maladies se font paroistre au dehors, se soit donné la peine d'expliquer toutes les raisons de leur manifestation, en telle maniere qu'on puisse par ce moyen connoistre les causes interieures par les signes exterieurs, en connoissant

H ij

92 *Les Erreurs generales*
parfaitement le raport qui est entre
ces signes & ces causes.

Tout est donc équivoque & sujet à l'erreur dans la Medecine, pour ceux qui par leur étude particuliere n'ont pas appris à développer ces mysteres.

IX.

Quoy que dans la Medecine tout le bon succès des remedes dépende des forces de la nature, la methode la plus commune qu'on y tient est d'aller à leur destruction.

C'EST un principe certain dans la Medecine, que tout le bon succès des maladies dépend principalement des forces de la nature, parce que la guerison est son ouvrage.

Cependant la coutume est directement contraire à ce principe, en ce que l'on va droit à la destruction de la nature, non seulement en l'épuisant de toutes les manie-

res inconsidérément ; mais encore en empêchant par une espece de dureté , qu'on ne la repare par l'usage des alimens succulens & capables de faire cette reparation.

Or y a-t-il en cela de la raison, qu'un corps abbatu par les rigueurs de la maladie , & épuisé dans les principes de la vie par les saignées & par les autres remedes , puisse resister à tout , & se soutenir avec un peu d'eau de veau & de poulet, & avec une grande inondation de tisane ? Il ne faut pas s'étonner si en suivant cette methode il meurt tant de gens d'une vigueur considerable & d'une grande jeunesse ; si l'on voit paroître des crises si rarement dans le siecle où nous sommes , & si lorsque la nature a encore assez de forces pour les faire paroître , elle n'en a pas suffisamment pour les soutenir.

X.

S'il y a des Medecins qui n'osent faire des pronostiques, ny prédire les accidens & les événemens des maladies, c'est parce qu'ils ignorent les causes, & qu'ils ne vont qu'à tâtons dans leur traitement.

L'ON a si bien perdu (manque de science) la coutume qu'avoient nos Anciens & les Princes de la Medecine de prévoir & prédire les événemens des maladies, qu'aujourd'huy un Medecin paroist extraordinaire quand il veut faire quelque pronostique ou prédiction pour l'avenir.

Cependant c'est par là principalement que les Medecins peuvent donner des marques certaines de leur science.

D'ailleurs s'ils ne sçavent pas ce qui doit arriver à leurs malades, comment pourront-ils les disposer

aux crises salutaires , qui font si sûres pour rendre les guerifons parfaites ? Comment pourront-ils prendre des mesures & des précautions pour les défendre des accidens qui pourroient les menacer ? & comment empêcheront-ils les dispositions qui pourroient estre contraires au rétablissement de leur santé ?

Aussi est-il bien certain que ce n'est que parce que l'on y va communément à l'aveugle , qu'il perit bien des personnes qu'on pourroit avec plus de connoissance échapper heureusement.

On devroit donc , pour obliger les Medecins de prendre mieux qu'ils ne font les moyens de se faire de veritables Scavans , exiger d'eux toujours qu'ils fissent leur pronostique sur chaque maladie qu'ils auroient à traiter. Il y en a plusieurs d'entr'eux qui n'y trouveroient pas leur compte.

XI.

*L'on confond la maladie avec le mal
qu'on en ressent , quoy que ce soit
deux choses fort différentes.*

VOICI une erreur qui seule est capable de détruire toute la vérité dans la Medecine , dans laquelle pourtant la plupart ne tombent que parce qu'ils confondent le mal avec la maladie , croyant que ce ne sont qu'une mesme chose , quoy que c'en soient deux bien différentes.

Car la maladie c'est l'empêchement qu'une cause nuisible forme dans le corps humain , le troublant dans toutes ses fonctions , ou dans quelques-unes en particulier ; & le mal , ce sont tous les symptomes que le malade peut ressentir de sa maladie , & tous les accidens qui en provenant peuvent la donner à connoître.

Or

Or il est évident qu'il est impossible de prendre le mal pour la maladie sans tomber d'abord dans l'erreur , & sans rendre en même temps la Medecine inutile , parce que pour lors l'on choisit le remède par rapport aux accidens qui ne sont que les suites de la maladie ; au lieu qu'il faudroit le choisir par rapport à la maladie même , & à la cause essentielle qui l'a formée ; d'où il arrive que prenant un remède pour l'autre , l'on se trouve nécessairement toujours trompé , n'y ayant que le remède qui a une propriété spécifique , ou une action de contrariété contre la cause essentielle de la maladie qui puisse être utile.

Par exemple , l'on fait consister la pleuresie dans le mal que ressent le malade , c'est à dire dans une chaleur ou fièvre aiguë , accompagnée d'une toux presque continue , de crachats ordinairement teints de sang , d'une douleur pressante au costé , & d'une fort grande

difficulté de respirer , quoy que tout cela ne soit point la pleuresie, mais seulement les accidens qui en proviennent.

Cependant ce n'est que par rapport à ces accidens que l'on donne ordinairement des remedes dans la pleuresie; l'on s'attache à diminuer le grand feu de la fièvre par les saignées , quoy que par les saignées l'on ne tire des veines que le sang qui y est en mouvement, & que le sang qui est en mouvement dans les veines n'ait rien de commun avec la pleuresie. On veut temperer cette grande chaleur par l'usage des choses froides, quoy que le plus souvent ce soit le froid qui a fait naistre cette maladie. Il y en a qui taschent de moderer les douleurs par les onctions, & de faciliter la respiration & les crachats par l'usage des syrops; mais tout cela n'allant point à la cause, il ne faut pas s'étonner si l'on le trouve inutile, comme l'on en fait

tous les jours la fâcheuse experience.

Au lieu que si estant persuadé avec plus de verité que la pleurésie consiste dans la cause essentielle qui la forme , qui est une tumeur ou gonflement d'une partie des poulmons , qui fait que d'un costé ils s'étendent avec inflammation jusques aux costes , produisant par cette formation de tumeur tous les accidens dont je viens de parler , l'on ne viseroit pour lors qu'à resoudre cette tumeur, ou par transpiration insensible par le moyen des remedes resolvans que l'on peut appliquer au dehors , ou sensiblement par des remedes sudorifiques , comme font avec succès bien des personnes , sans qu'elles soient Medecins , & sans le faire par autre connoissance de cause, que parce que par succession elles le sçavent des plus habiles Medecins.

*Voyez
Hypocr.
en son
Liv. de
la nature
des
Os.*

L'on doit icy remarquer, à pro-

I ij

pos de l'erreur, dont il est question, que l'on ne doit plus estre surpris, s'il y en a une infinité dans la Medecine, puisque dans tous les Livres de recettes, & presque dans tous ceux de pratique que les Medecins ont donnez au Public, les remedes n'y sont pas donnez contre ce qui est veritablement la maladie, mais seulement contre le mal qu'on en ressent.

XII.

Contre les loix des Princes de la Medecine, & contre la veritable Philosophie, l'on fait consister les causes des maladies dans le chaud, dans le froid, & dans les autres premieres qualitez des choses.



L'ON fait communément consister les causes des maladies dans le chaud ou dans le froid, ou dans le sec ou dans l'humide, quoy que presque tous les anciens & les principaux Medecins, sur

tout Hypocrate & Mefué, dont
l'on prétend néanmoins fuivre la
doctrine, ayent esté d'un sentiment
tout-à-fait contraire, ayant décidé
positivement que ce n'est ny le
chaud ny le froid, ny le sec ny
l'humide qui font les maladies.

*Voyez
Hypocr.
en son
Livre
de l'an-
cienne
Mede-
cine. &
Mefué
en son
Livre
des Me-
dica-
mens.*

La raison s'accorde aussi tres
bien avec l'autorité de ces grands
hommes; car d'un costé il est cer-
tain qu'il n'y a que les choses dont
la nature est contraire à celle de
l'homme, qui puissent le rendre
malade; & d'autre costé il est con-
stant que la nature d'aucune de ces
qualitez n'est point contraire à celle
de l'homme, puis qu'elles le font
ce qu'il est.

Ce qui est si veritable, qu'il peut
tres bien se conserver dans son
estat naturel, malgré mesme les
plus grands excés differens, & du-
rant les plus grandes rigueurs des
aisons, des temps & des climats;
comme aussi avec l'usage des ali-
mens & des boissons de toutes for-

tes de qualitez, n'y ayant que la corruption seule, ou la trop grande quantité des humeurs qui puisse former les maladies, en empêchant en quelque maniere que ce puisse estre le mouvement du sang dans sa circulation, en laquelle la vie consiste uniquement, & de l'imperfection de laquelle par consequent les maladies doivent provenir necessairement, comme la santé parfaite dépend de la perfection seule de cette circulation.

Ceux donc qui dans les maladies se contentent de donner du froid contre le chaud, ou du sec contre l'humide, pratiquent la Médecine fort inutilement.

XIII.

Il n'est pas vray que les chaleurs fâcheuses & étrangères proviennent d'un principe étranger; mais pour toutes sortes de chaleurs il ne peut point y avoir d'autre principe que celui de la vie.

IL y a encore dans la Medecine une autre erreur qui est tres pernicieuse , en ce qu'elle est cause que non seulement on laisse perir beaucoup de personnes dans des maladies dangereuses , mais mesme qu'on en fait mourir plusieurs dont les maladies n'estoient pas de soy mortelles , & qui le deviennent par cette fausse conduite que l'on ne tient , que parce que l'on croit (comme une verité certaine) que toutes les chaleurs fâcheuses que ressent le corps humain , sont des chaleurs causées par un principe étranger , & qu'il faut le combattre par le froid pour les faire cesser.

Je feray pourtant voir quand j'établiray les principes essentiels de la veritable Medecine & ses principes d'usage , que le principe de cette chaleur que l'on tâche de détruire de toutes manieres , est veritablement celuy de la chaleur

I iiij

naturelle, quoy qu'elle soit venuë dans un excès, comme le dit le Prince Avicenne, qu'il ne peut point y en avoir d'autre, & que si cette chaleur se fait sentir mauvaise, ce n'est qu'à l'occasion des excès du dehors, ou des humeurs nuisibles, qui dans l'action de ce principe estant mises necessairement elles-mesmes en trop grand mouvement, ne sçauroient manquer, & par la violence de ce mesme mouvement, & par leur propre qualité qui est mauvaise, de faire une méchante impression par tout où elles se rencontrent.

Ceux qui sont prevenus contre ces raisons, pensant que ces chaleurs proviennent d'un feu étranger, & qu'il faut éteindre ce feu par le moyen des choses froides; qu'ils jettent les yeux sur les hydropiques pour reconnoistre leur erreur, puisque ces pauvres malades brûlent au milieu des eaux.

L'on fait encore sur ce mesme

La fièvre est la chaleur naturelle passée jusqu'à l'embrasement. Avic. en son Canon & des fièvres.

faux principe une faute tres considerable , qui est que , lors qu'on voit de l'embrasement dans le sang, l'on croit faire merveille de travailler à l'appaiser en donnant des choses propres à fixer le mouvement, sans se mettre en peine de détruire en mesme temps ce qui y a donné occasion.

Car quand on pourroit, sans oster la cause, détruire l'effet, je veux dire son mouvement (ce qu'il seroit inutile de tenter) l'on fait tres mal de se servir de ce moyen ; parce que supposé qu'il y ait une cause étrangere, & une humeur nuisible ; il est certain que tant qu'elle subsiste, l'embrasement & un mouvement extraordinaire y sont absolument necessaires pour resoudre l'humeur ou l'évacuer, sans quoy la vie seroit encore en plus grand danger.

Ce n'est mesme que parce que les esprits n'ont pas la liberté de faire ce mouvement extraordinaire

pour combattre les humeurs corrompues ou trop copieuses dont ils se trouvent opprimez, que l'on voit arriver les morts subites.

XIV.

Dans la Medecine l'on se contente de satisfaire sa curiosité sur la connoissance de la figure des simples, sans passer à la recherche de leurs vertus, & mal à propos l'on se fie trop, & aveuglément à ce qu'en ont écrit les Auteurs.

L'ON prend de grands soins pour rechercher jusques dans les pays les plus éloignez toutes les especes de simples les plus curieuses, & pour les cultiver dans les Jardins du Roy, & dans ceux des particuliers; mais personne ne s'applique à la recherche de leurs proprietéz, ny à en faire des experiences, & l'on se contente de voir là-dessus ce qu'en ont dit les Auteurs.

Cependant il est constant que les noms ayant esté donnez differemment aux simples suivant les differens Auteurs qui en ont décrit leurs proprieté, on ne sçauroit sçavoir de quels simples ils ont entendu parler sous les noms qu'ils leur ont donnez, & mesme il y a encore aujourd'huy parmi les Medecins de grandes disputes là-dessus, en sorte que s'ils ne font eux-mesmes les épreuves des remedes, ils ne sçauroient manquer de prendre souvent l'un pour l'autre : Peut-il y avoir dans la Medecine une plus grande source d'erreur que celle-cy?

XV.

Tous les temperamens estant differens, & la maniere de vivre regardant uniquement le temperament, l'on donne sans raison des regles generales & determinées sur les regimes dans la Medecine.

L'ON a fait bien des volumes touchant les regimes de vie

propres pour les malades, afin qu'on pût choisir ce qu'il y avoit de meilleur pour le recouvrement de leur santé, & pour leur conservation. Mais de quoy peut servir de marquer rien de fixe & de déterminé dans la Medecine, puisque rien de tout ce qui peut servir à la vie des hommes, n'est ny bon ny mauvais de soy, & que tout leur est utile seulement par rapport à leurs temperamens qui sont toujours differens suivant la difference des personnes ?

OBSERVATIONS

*Sur les erreurs particulieres qui se
sont introduites dans l'usage de
la Medecine touchant diverses
maladies.*

I.

Touchant la Fievre.

IL faut bien que dans la Medecine l'on n'ait pas communément une veritable connoissance de la fievre, puis qu'on en voit perir tant de personnes, dans lesquelles à l'ouverture de leur corps on ne trouve point de parties gâtées, ny aucune autre cause de mort que la fievre seule.

Je suis persuadé que ce qui a empêché qu'on ne soit parvenu à cette connoissance, c'est cette grande prévention où l'on a toujours esté, que la fievre qui est une chaleur extraordinaire, ne pouvoit estre cau-

fée que du chaud , & que par conséquent on ne devoit employer contre la fièvre que des choses froides.

J'ay déjà fait voir que ce n'estoit ny le chaud ny le froid qui cause les maladies formellement : mais quand elles pourroient estre formées par l'un ou par l'autre , il est évident que la fièvre qui est une maladie , seroit bien plustost formée par le froid que par le chaud , parce que toute maladie suppose une opposition ou contrariété entre une cause nuisible & la nature , & que la fièvre estant déjà de son costé une maladie de chaleur , & un mouvement dépendant mesme du feu vital & naturel , il n'y pourroit avoir d'autre costé pour opposé que du froid.

Ce seroit d'ailleurs une autre erreur de penser qu'il püst y avoir dans le corps humain quelques humeurs chaudes de leur nature autres que le sang , n'y ayant que le

sang qui contienne les esprits & le feu de vie , & qui par consequent ait une chaleur de propriété.

Ce qui est si veritable , que lors que les autres humeurs commencent d'estre mises en mouvement dans l'entrée des accès de fievres, elles ne manquent point ordinairement , à raison de ce dénuement d'esprits dont je viens de parler, d'en faire sentir de mauvais effets par des tremblemens ou par des frissons , qui ne cessent que lors qu'elles ont rencontré avec le sang assez d'esprits pour y répandre de la chaleur , laquelle s'augmentant s'étend ensuite par le moyen de la circulation par tout le corps où elle reste , jusqu'à ce que l'humeur nuisible qui reside dans les vaisseaux étant consumée, le mouvement vient à cesser.

Un moyen seur pour ne point se tromper comme l'on fait sur la nature de la fièvre , ny sur le traitement qu'on y doit faire pour en

guerir , c'est d'en distinguer le mal qu'on en ressent d'avec la maladie qui le cause , afin que l'on ne se fonde plus pour ce traitement sur le mal qui n'est que l'effet , au lieu d'aller à la cause , qui est la maladie.

L'on a compris la fièvre, comme toutes les autres maladies , sous le nom du mal que l'on en ressent, c'est à dire que l'on l'a décrite comme une chaleur fâcheuse & un mouvement violent, parce que c'est tout ce qu'il y a de plus sensible dans cette maladie : mais cette chaleur & ce mouvement ne sont point la maladie mesme , ny par consequent ce que l'on doit considerer pour faire l'application des remedes.

C'est pourtant à quoy l'on s'attache uniquement , & l'on ne vise pour guerir de la fièvre , qu'à éteindre la chaleur & à diminuer le mouvement ; mais c'est souvent au préjudice des malades , & toujours fort inu-

inutilement ; car comme il est impossible de faire cesser l'effet sans qu'on en oste la cause essentielle, comment pourroit-on diminuer la chaleur & le mouvement extraordinaire de la fièvre, sans avoir fait cesser ce qui y donne occasion, qui est la maladie ? C'est donc à elle seule qu'il se faut attacher pour la combattre par les remedes, & c'est pour cette raison qu'il en faut rechercher la nature.

Tous les Medecins conviennent que la maladie prise en general est un empêchement sensible fait par quelque cause nuisible aux actions de l'homme, & aux fonctions de sa vie naturelle.

Or puis qu'il est constant que la fièvre est une maladie, il est certain aussi qu'elle doit consister dans un empêchement ; que cet empêchement doit estre sensible en quelque endroit du corps humain, & que les actions naturelles en doivent estre blessées.

K

Le préjudice que l'on reçoit de la fièvre dans les fonctions naturelles de la vie, est si évident, qu'il n'est pas nécessaire de le faire connoître : mais il est nécessaire d'examiner l'empêchement qui fait ce préjudice, & de voir par où cet empêchement se rend sensible dans le corps humain ; car s'il s'y formoit quelque chose de mauvais, qui fust si peu considerable qu'il ne pût estre sensible, cela ne pourroit point passer pour une maladie.

L'on comprend encore facilement que dans la fièvre ce n'est que dans les vaisseaux du sang que l'empêchement se rend sensible, parce que ce n'est que là où en paroist le mouvement ; & cette connoissance évidente ne sert pas peu à découvrir la nature de cet empêchement, en nous donnant à connoître que ce ne peut estre autre chose qu'une humeur coagulée ensuite de sa corruption.

Car puisque l'empêchement qui

fait la fièvre, ne se rend sensible dans les vaisseaux du sang que par le mouvement, & que le mouvement extraordinaire qui n'est rien autre qu'un poux plus lent, plus rare & plus petit, ou un poux plus grand, plus vifte & plus frequent qu'il ne doit estre, ne peut point avoir d'autre principe que celui de la vie qui fait le poux ordinaire & naturel quand il est plus libre dans son action; qu'est-ce qui seroit capable de servir d'empêchement à l'action de ce principe qui doit de sa nature estre toujours en mouvement, si ce n'est quelque chose de fixe & de coagulé, qui embarrassant considerablement son passage en diminué la liberté, & rende imparfaite la circulation du sang où il reside.

Donc de-là on peut facilement reconnoître que la fièvre se forme essentiellement dans les vaisseaux du sang, par l'embarras d'une humeur estrangere qui y est par tout

répandue, laquelle venant à s'épaissir par une espece de coagulation arreste une grande partie des esprits vitaux, & les y ayant fait amasser en grande quantité, leur donne occasion par la force de cette union, de s'enflammer, & par ce moyen de faire sentir une chaleur violente par tout où se fait le mouvement de circulation, & d'augmenter de beaucoup ce mou-

*Pour-
quoy
dans le
commen-
cement
de la fié-
vre le
poux se
retire,
& com-
ment
vient le
chaud.*

vement qui dure autant que la fièvre subsiste, au lieu qu'au contraire le mouvement du poux & la chaleur du corps sont mesme moindres dans le commencement de la fièvre qu'ils ne paroissent dans l'estat naturel, parce que la plus grande partie des esprits s'arreste à l'occasion de la cause nuisible, jusques à ce que, comme je le viens de dire, ils soient amassez en une assez grande quantité pour pouvoir se remettre en liberté par violence, en rétablissant leur circulation, qu'ils sont obligez mesme dans cette con-

trainte de faire avec plus de vitesse qu'il ne faudroit.

Par où il est évident que tout ce mouvement est naturel dans son principe , les esprits en ayant besoin absolument pour travailler à la destruction de la cause qui donne occasion à ce desordre , en digerant ces humeurs corrompues & épaissies , & en les separant autant qu'ils peuvent de ce qu'il y a de plus pur dans le sang , afin qu'il reste seul dans sa perfection naturelle, & qu'il puisse servir à toutes les fonctions du corps humain.

C'est aussi ce que la nature tâche de faire toujours , dont elle vient mesme souvent à bout ; & c'est en quoy, quand elle ne suffit pas, le Medecin la doit aider.

Si ceux qui veulent que la fièvre soit une chaleur causée par un principe étranger , fondent leurs opinions sur ce qu'ont dit nos anciens Auteurs lors qu'ils ont déclaré que la fièvre estoit une chaleur contre

nature , qu'ils prennent la peine de bien considerer cette définition , & ils trouveront que pour avoir voulu écouter ces grands hommes sans en avoir examiné les raisons , ils sont tombez dans une erreur dont ces Auteurs ont esté bien éloignez , & qu'ils les ont fort mal entendus.

Car ces Princes de la Medecine ont bien veritablement jugé que c'estoit contre l'ordre de la nature que les esprits s'enflammoient dans la fièvre à l'occasion des humeurs nuisibles , & qu'ils se mettoient dans un mouvement extraordinaire : mais bien loin d'avoir cru pour cela que le principe de ce mouvement ne fust pas naturel , ils ont dit positivement que la fièvre estoit la chaleur naturelle elle-mesme , quand elle passoit dans l'excès.

Ils ont ajouté que si les vieillards ne souffroient pas des fièvres si aiguës que les jeunes gens , c'estoit parce qu'ils avoient peu de chaleur naturelle.

*Voyez
Galien
en son
Livre I.
de ses
Com-
mentai-
res sur
les Ap.
d' Hyp.
sur les
diètes*

Ils ont assuré que la fièvre survenant aux rhumes & aux convulsions, donnoit la guérison, laquelle néanmoins est certainement un effet qui ne peut estre attribué qu'à la nature, & non pas à une cause étrangere.

Ils ont aussi déclaré que lorsque la cause de la fièvre étoit considerable, plus le mouvement en étoit violent, plus la nature avoit de force ; & au contraire, que plus la fièvre étoit lente, plus elle étoit à craindre ; qui est sans doute la raison pour laquelle Celse nous a enseigné que pour guérir des fièvres lentes, il falloit tâcher en fortifiant la nature, de les faire devenir aiguës.

Enfin l'expérience fait voir tous les jours que la fièvre donne des forces ; tant il est vray qu'elle est naturelle dans son principe, & que ce n'est autre chose que la chaleur naturelle elle-mesme, quand elle est augmentée, quoy que veritablement cette chaleur soit étrangere & contre nature dans la maniere de son

mouvement , à raison de son augmentation & de son excès.

D'où résulte une autre preuve, qui fait bien voir que la chaleur de la fièvre naturelle dans son principe , aussi-bien que son mouvement, n'est causée que par les esprits naturels. Car si cette chaleur cesse de se faire sentir naturelle dans la manière de son mouvement par tout le corps tant qu'il y a de la fièvre, comme tout le monde en convient, & que cependant durant la fièvre la vie ne laisse pas de subsister aussi dans tout le corps avec son principe , il faudroit, s'il y pouvoit avoir un autre principe pour ces mauvais mouvemens , ou qu'il y eust dans toutes les parties du corps deux mouvemens contraires en même temps , ou que le principe de vie quoy qu'il soit un feu très actif qui ne peut subsister sans qu'il produise la chaleur , demeurast sans action, ce qui est impossible.

C'est sur ce système qu'on pourra certainement

certainement établir les veritables moyens de guerir de la fièvre ; & c'est aussi par cette voye que l'on a trouvé depuis peu un febrifuge admirable dont on se sert exterieurement par application sur les arteres, lequel sans faire aucune atteinte au dedans , ni la moindre marque sur la peau , peut souvent en deux jours, & d'autres fois au plus en huit, faire la fonte de l'humeur coagulée à la faveur du mouvement circulaire du sang , guerissant toujours infailliblement , pourvu que l'on prenne soin de tirer du corps par quelque moyen innocent , cette humeur à mesure qu'elle se dissout.

Après un remede si innocent & si seur , suive qui voudra l'erreur de ceux qui pour éteindre leur fièvre , noient leur corps à force de boisson , & tâchent de détruire leur grande chaleur par l'épuisement du sang , ruinant cependant par l'un & par l'autre moyen le principe de la vie.

L

Il faut donc tirer d'icy cette seconde consequence, que pour traiter la fièvre on ne doit toucher à rien de tout ce qui en est naturel, je veux dire, ny au sang, ny aux esprits, ny au principe du mouvement, à la conservation desquels il est au contraire absolument nécessaire de dresser son but, & de diriger tous ses soins; mais s'en prendre seulement à tout ce qui est nuisible à la nature, sur tout à la cause essentielle de la fièvre, qui sont les humeurs étrangères & corrompues.

Effectivement Hypocrate, dont tous ceux qui contre les fièvres se servent de la saignée, prétendent suivre les exemples, nous ayant laissé l'histoire des febricitans qu'il voyoit de son temps, & ne nous ayant enseigné qu'en deux endroits de ses Ecrits principalement comment il falloit les traiter, a parlé seulement de la purgation des mauvaises humeurs, & n'a fait aucune

mention de la saignée, ne l'ayant
conseillé que contre les pleuresies
& autres tumeurs formées par un
sang privé de son mouvement, dans
lesquels cas la fièvre a une cause
essentielle toute différente de celle
des autres fièvres.

L'on verra ailleurs, où je parle
de la fièvre, ce qui fait qu'elle a des
mouvemens differens, & que ce-
pendant chacun de ces mouvemens
est réglé, en sorte qu'il y en a de
quotidien, de tierce, de quarte,
& de continuel; mais tout cela ne
demandant point de remedes diffe-
rens, a seulement besoin de ma-
nieres différentes pour leur appli-
cation.

I I.

*Touchant la chaleur fascheuse que l'on
ressent sans qu'il y ait de la fièvre.*

LEs personnes habituellement
échauffées déplorent toutes
leur malheur de ne trouver aucun

L ij

*Hypocr.
en son
Livre
des en-
droits
qui sont
dans
l'hom-
me.*

soulagement à leurs maux. S'il n'y avoit pour les faire finir, qu'à user, comme elles font, de choses froides, elles seroient bien-tost rafraîchies ; mais puis qu'elles ne s'en sentent pas mieux, cela leur doit bien faire connoistre que leur mauvaise chaleur n'est point causée par l'usage des choses chaudes ; comme le croit le vulgaire tres mal à propos. Les choses chaudes rafraîchissent mesme quand elles passent bien, & les choses froides échauffent lors qu'elles ne passent pas ; comme le dit clairement Hypocrate en deux endroits dans un mesme Livre ; cela fait voir que le rafraîchissement dépend principalement de l'air, & de deboucher tous les passages, par lesquels celuy du dehors doit avoir la liberté d'entrer pour recreer tout le corps, de mesme que celuy du dedans, ou les fumées pour s'exhaler : car il n'y a que ces deux mouvemens, qui subsistant ensemble, puissent

introduites dans la Medecine. 125
faire le rafraîchissement , & rien
ne doit passer pour rafraîchissant
que ce qui peut contribuer à entre-
tenir la liberté de ces deux mou-
vemens. Voyez là-dessus dans les
Definitions ce que c'est que le ra-
fraîchissement , & en quoy il con-
siste.

III.

Touchant les maux d'yeux inveterez.

Ceux qui traitent des maux
d'yeux inveterez consistant en
fluxion , tourmentent fort inutile-
ment leurs malades par les caute-
res , par les vesicatoires , par les
sétons , & par tout ce qu'ils peu-
vent appliquer près de la teste pour
en détourner la fluxion.

Ils s'y prennent ainsi, parce qu'ils
croient (comme il est vray) que
cette fluxion vient du cerveau.
Mais c'est par cette mesme raison
que je veux prouver leur erreur ;
car si la fluxion des yeux ne peut

L iij

venir que du cerveau , comment peuvent-ils esperer que tout ce qu'ils appliquent près de la teste puisse détourner cette fluxion, puis que les parties les plus sensibles & les plus affoiblies , en sont plus susceptibles , & qu'il n'y en a point de tout le corps qui soit plus sensible, ny si affoiblie que le sont les yeux dans la fluxion ; que de plus ils sont plus voisins du cerveau, que ne sont les endroits où l'on applique les remedes : & qu'enfin il y a entre le cerveau & les yeux un chemin de communication tout fait & naturel pour l'écoulement des larmes, par où la fluxion peut par consequent plutost descendre que par tout ailleurs.

Pour bien traiter des fluxions des yeux, il faut distinguer la fluxion qui se fait dans le cerveau d'avec celle qui tombe sur les yeux.

Pour la fluxion du cerveau , si elle commence de former son ha-

bitude , comme pour lors les humeurs ne s'y portent que parce que dans le ventre le chile se trouve trop fereux , & que les eaux y dominant , on peut bien en empêcher le transport aux parties superieures par le moyen des cauterés , en les faisant aux jambes , pour faire écouler tout le superflu par le bas.

Car dès lors que les humeurs se sont élevées par l'artere superieure , elles sont portées naturellement dans le cerveau par ce canal , & ne trouvent point de voyes ouvertes pour se rendre dans l'endroit des cauterés que l'on auroit fait , ou au bras , ou à la nuque du col : de là vient que l'experience fait voir qu'en ces cas , on n'en reçoit aucun soulagement.

C'est autre chose quand la fluxion s'étend du cerveau sur les yeux , car si le mouvement de la fluxion commence seulement , il est évident que pour lors on doit faire un mouvement opposé , mais il faut

L. iiij

aussi qu'il se fasse subitement, & d'une maniere capable de faire tout à coup une impression considerable & contraire; comme il se peut par le moyen des ventouses seches appliquées au derriere de la teste.

Que si la fluxion est déjà faite depuis quelque temps, comme je l'entens dans cet article dont il est question, il est évident que tous ces moyens dont on se sert pour détourner la fluxion, sont inutiles, parce qu'il n'est plus temps de détourner, mais seulement d'évacuer ce qui est tombé sur les yeux, qui sont des serositez acres qui s'épaississent peu à peu, & sur tout dans le fond de ces parties délicates; en rendent la guerison difficile, souvent mesme y font mouvement à la faveur des esprits qui essayent de se délivrer de ces humeurs nuisibles, y attirent de temps à autre quelque nouvelle fluxion, & causent ainsi quelquefois l'aveuglement.

C'est ce qui a fait qu'on a recherché le remede que l'on a trouvé heureusement contre cette maladie fâcheuse & rebelle. Ce sont des essences douces incorporées dans un emplâtre, qui estant appliqué seulement sur les paupieres, sans qu'il soit besoin de rien mettre dans l'œil, le fortifie admirablement, penetre insensiblement dans toutes ses parties pour fondre ces humeurs glaireuses, & par une transpiration aisée les attire peu à peu doucement, en sorte que tous les jours quand on leve l'emplâtre pour l'essuyer ou le renouveler, l'on y trouve une espece de bouë, ne faisant au reste jamais la moindre irritation ny douleur, qu'il appaise au contraire d'abord, aussi-bien que toute inflammation, dès que l'on a commencé de l'appliquer. Sans ce moyen, ou sans de semblables, on ne guerira jamais de ces fluxions, parce que lors qu'elles sont inveterées, & que par conse-

quent les humeurs qui les causent
sont épaissies , la nature seule ne
peut plus en faire la resolution.

I V.

Touchant les douleurs de dents.

SI les maux de dents sont terribles de leur nature , les fautes que l'on fait à l'égard des remedes que l'on pense y apporter , ne contribuent pas peu à en augmenter ou prolonger les douleurs.

Car ou l'on use de mauvais remedes , ou si l'on se sert des bons l'on les quitte trop tost pour en prendre d'autres , parce que l'on n'en sent pas le soulagement si-tost que l'on voudroit.

Lors qu'un remede n'appaise pas d'abord les douleurs de dents , ce n'est pas toujours pour cela qu'il soit inutile ; mais c'est souvent qu'à mesure qu'il consume de l'humeur, la cause pour estre universelle dans le sang où les ferositez abondent,

& sont plus acres qu'il ne faudroit, fournit toujours de la matiere nouvelle. C'est pourquoy il faut estre constant à l'égard des remedes que l'on prend contre les maux de dents, pourveu qu'ils soient choisis suivant les indications naturelles.

Pour s'y prendre avec bien de la satisfaction pour les malades, je voudrois qu'on fist bien chauffer du sel sur une pelle à feu rougie, jusqu'à ce qu'il ne petille plus, & pour lorsqu'on en mist une cuillerée pour une chopine de fort vinaigre que l'on tiendrait chaudement, & dont on prendroit à la fois autant que la bouche en pourroit contenir, l'y tenant jusques à ce que l'on ne le pourroit plus garder, reiterant ce gargarisme durant demie heure, & le recommençant en d'autres temps dans un mesme jour : cela est merueilleux, tant pour emporter l'humeur de la fluxion que pour tuer les vermisseaux, qui dans les dents cariées en attaquent le nerf

& il ne faut point d'autres remedes.

Si dans les vingt-quatre heures la douleur n'avoit pas cessé, ce seroit une marque infailible qu'il y auroit une plénitude universelle dans tout le corps, qu'il ne faudroit point negliger, estant aussi ordinairement l'indice d'une grande maladie prochaine : c'est pourquoy en ce cas où la douleur est opiniâtre, & ne cede pas au vinaigre salé, il faudroit s'attacher d'abord à calmer la douleur en adoucissant les humeurs par l'usage du sirop de rulant, par le moyen duquel les malades se trouvent dans un grand repos, ensuite duquel ils tombent ordinairement dans un doux sommeil. Et si avec une grande douleur la joue s'enflloit considerablement, & qu'il y eût de grands battemens qui fissent craindre la formation d'un abcès, appliquer l'emplâtre d'essence de ce mesme Auteur, qui dans le mesme jour fait

cesser ces battemens, & emporte presque tout à fait l'enflure.

Ensuite dequoy pour oster la cause qui pecheroit dans tout le corps, de peur qu'elle ne fasse renaître les douleurs de dents, ou ne forme quelqu'autre maladie, procurer le vomissement si le malade en a quelque envie, sinon le faire purger suivant son besoin.

Il y en a qui pour détourner la fluxion qui cause les maux de dents se font appliquer aux tempes des onguens caustiques & brûlans; mais je trouve cette methode fort mauvaise: car si la cause du mal est generale dans tout le corps, pourra-t-on vider par cette voye tout ce que pourra évacuer la purgation? Et si la cause n'est que particuliere, en ce cas certainement le remede fera pire que le mal, & ce seroit faire cesser une douleur par une plus grande.

V.

Touchant les maux de gorge.

TOUS les maux de gorge ne sont pas de mesme nature, quoy que cependant l'on les traite tous d'une mesme maniere. L'on ne sçait pas faire la difference de ceux qui sont causez par un amas de sang, d'avec ceux qui proviennent d'un phlegme acre & adherant. C'est pourquoy l'on y reussit tres mal pour l'ordinaire.

*Cette
mala-
die, c'est
ce qu'on
appelle
la squi-
nancie.*

Les maux de gorge qui proviennent de sang sont toujours accompagnez de fièvre, & ils causent des difficultez d'avalier & de respirer, comme si on ferroit la gorge de tous costez : la saignée y est pour lors un remede necessaire dans les commencemens.

Si ces maux sont sans fièvre, ils ne peuvent provenir que de glaires attachées à la gorge, & si estant accompagnez de fièvre ils viennent

de cette mesme cause, ce n'est plus par compression que se fait sentir la douleur, mais par maniere d'éguillon, & comme s'il y avoit des pointes d'épingles au passage; en ce cas l'extrait des vulneraires est un remede present; car dès le mesme jour qu'on s'en sert on détache aisément toutes les glaires de la gorge. Mais il faut avoir soin en mesme temps si-tost qu'on pourra avaler, ou plustost avant que le passage de la nourriture soit venu à se fermer, de se purger suffisamment avec l'opiate fondant de Gordon.

V I.

Touchant la pleuresie.

SI après la mort de toutes les personnes que l'on a traitées pour pleuretiques, l'on ouvroit l'endroit où l'on croit que se forme la pleuresie, qui est entre les costes & leur membrane, l'on verroit que l'on s'y trompe beaucoup.

*Voyez
Hippo-
crate en
son Liv.
de la
nature
des os.*

Presque tous les Medecins modernes s'imaginent que la pleuresie se forme dans cet endroit par un amas de sang qui y fait une tumeur d'inflammation : cependant cette opinion à l'égard de l'endroit de la pleuresie est non seulement tout à fait opposée à celle d'Hypocrate dont ils prétendent estre les disciples ; mais encore fort contraire à la verité, estant tres constant qu'elle se forme dans un costé des poulmons, qui se gonflant d'un sang sereux qui n'y circule plus, s'étendent jusques aux côtes que cette tumeur presse avec douleur.

Ce qui est si certain, que lorsqu'elle vient à suppuration pour n'avoir pas esté resoute dans le temps, si l'on ouvre le côté pour vuider l'abcès, l'on apperçoit visiblement la tumeur dans les poulmons, lesquels mesme se trouvent pour lors presque toûjours attachez aux côtes.

L'on est encore dans une grande erreur de croire que pour avoir une
fièvre

fièvre aiguë , & une grande douleur de côté , accompagnée d'une toux tres facheuse , & de crachats sanguinolens, l'on soit toujours atteint de la pleuresie: car comme tous ces signes naissent necessairement avec la tumeur pleuretique , ils surviennent souvent aussi à l'inflammation du foye , & mesme à bien d'autres fièvres ; ce qui fait qu'ils sont fort équivoques.

Il faut donc pour distinguer la pleuresie de toute autre maladie , voir si tous ces mesmes accidens ont paru en mesme temps que la fièvre , & s'ils subsistent toujours également sans aucune intermission ; parce que cela n'arrive que dans la pleuresie. Ceux qui accablent les malades pleuretiques à force de saignées, font tres mal ; car ou elles les tuent ou elles leur ôtent leur force pour long temps. Je ne dis pas qu'une saignée n'y soit à propos dans le commencement que se forme la tumeur, pour empêcher sa formation ; mais

M

138 *Les Erreurs particulieres*
lorsqu'elle est faite, de quoy peut servir de continuer la saignée? & n'est-il pas plus à propos de s'appliquer à dissiper cette tumeur par un bon sudorifique & spécifique, comme est l'eau pleuretique d'Actuaire, qui ne manque point d'avoir son effet dans vingt-quatre heures?

VII.

Touchant les coliques qui proviennent de vents & d'humeurs, ou de la difficulté du cours qui est particulier au sexe.

C'EST un principe veritable & fort bien établi dans la Medecine, qu'il faut toujours aller d'abord à la cause, & la détruire pour faire cesser son effet. Mais l'on ne laisse pas de commettre de grandes fautes pour suivre ce principe, lorsque l'on s'en sert sans faire en mesme temps attention à la raison sur laquelle il est fondé. L'on ne doit commencer par la cause essentielle pour venir à

bout de son effet que parce que l'effet doit naturellement dépendre de sa cause. Si donc il arrivoit par quelque raison particuliere, que la cause dépendit en quelque façon de l'effet, il est évident qu'en ce cas la raison voudroit que l'on s'y prît d'une maniere toute opposée, & que l'on commençât par l'effet. Et c'est ce qu'on ne considere pas: c'est pourtant ainsi qu'il faut se conduire à l'égard de toutes les coliques, dans lesquelles l'on doit s'appliquer à calmer la douleur avant que de tenter aucune évacuation, parce que la douleur, quoy que l'effet d'une humeur acre qui reside dans les intestins, les empêcheroit tant qu'elle y subsisteroit de faire leur jeu avec liberté pour aider à l'évacuation de la cause & de l'humeur nuisible.

C'est aussi pourquoy avant que de purger l'humeur de la colique, je fais prendre le sirop de rulant qui apaise la douleur dans deux ou trois heures; comme je donne à celles

M ij

140 *Les Erreurs particulieres*
du sexe qui souffrent beaucoup dans
le temps de leurs ordinaires, l'opiate
de Nymphodote sept jours avant
qu'ils leur arrivent; dont elles ressentent
un soulagement considerable.

VIII.

Touchant les vents & les vapeurs.

Tous les fâcheux mouvemens
qui surviennent promptement
sans subsister que fort peu de temps
& par intervalle, viennent de vents
ou de vapeurs, dont on ne connoist
point bien la nature.

Ces vapeurs sont des serositez
separées de la pituite; & comme ces
serositez ne peuvent en estre separées
sans que la pituite en reste beaucoup
plus grossiere, & plus difficile à
détacher des parties qu'elle occu-
pe, delà vient une double difficulté
qu'il y a de guerir des vents, & des
vapeurs : la premiere est, que la par-
tie de l'humeur qui les forme étant
fort subtile, échappe facilement aux

remedes ; & la seconde est que le marc de cette humeur qui reste est si gluant & si visqueux , qu'il ne cede que tres difficilement , & qu'à moins que les remedes ne soient ou specifiques pour le fondre & le refondre , ou assez violens pour le détacher tel qu'il est.

Mais l'on n'a pas communément la connoissance de ces specifiques , & d'ailleurs , pour peu de mouvement que l'on puisse faire pour détacher ces humeurs grossieres , l'on en fait toujours trop dans les subtiles pour ne pas les rendre insupportables aux vaporeux ; c'est ce qui fait qu'ils paroissent incurables, quoyque neanmoins il ne le soient pas , comme l'on l'a reconnu par les soulagemens considerables que les uns ont ressenti de la nature seule , & que les autres ont receu par le moyen des Remedes specifiques.

IX.

Touchant l'hydropisie.

IL y a une grande erreur sur cette maladie, c'est que l'on croit qu'elle se forme du foye ou de la ratte, & que ce n'est que par le défaut de l'une de ces parties, que le sang manque, & que la serosité domine.

Si cette opinion estoit veritable, tous le hydropiques seroient incurables, parce que quand les parties nobles sont ainsi degenerées, elles approchent de leur destruction, & sont pour lors irreparables.

Mais puisque l'on convient que l'hydropisie consiste dans le défaut du sang où la serosité domine, & que ce défaut ne peut provenir que de la crudité du chile qui se forme dans l'estomach, n'y auroit-il pas plus de raison de croire que l'hydropisie commence par l'imperfection de la digestion à l'occasion d'un grand embarras d'humeurs, qui re-

introduites dans la Medecine. 143
fidant au fond de l'estomach, em-
pêche ses fonctions.

Ce qui est si veritable, que dans
les commencemens de l'hydropisie
le vomissement est un moyen seur
pour en guerir parfaitement.

La corruption du foye & de la ratte
est si peu la cause de l'hydropisie,
que l'experience nous confirme ce
qu'a dit Hypocrate dans son livre
des maladies populaires, que la
ponction faite aux hydropiques
dans les commencemens les gueris-
soit, & preservoit leur foye. Si donc
le foye & la ratte se trouvent gâtez
dans les hydropisies avancées, ce
n'est pas pour cela qu'elles ayent pris
naissance par la corruption de ces
parties, mais c'est uniquement par-
ce que la trop grande abondance de
la serosité qui accompagne le sang
dans ses vaisseaux, ayant esté portée
dans le cerveau par le moyen du
mouvement de la circulation, en
descend le long de l'épine du dos,
pour de la s'écouler dans la capacité

*Voyez
Hyppo-
crate en
son Li-
vre de
la natu-
re des
os.*

du ventre où elle ne peut pas manquer de gaster ces parties nobles qui en sont inondées.

L'on n'est point assez circonspect dans l'application que l'on fait des fomentations pour desenfler le ventre des hydropiques. Ou il n'en faut point user du tout, parce qu'il n'y a déjà que trop d'humidité, ou l'on doit les entretenir toujours fort chaudement, de peur que la chaleur naturelle, qui est si mediocre dans ces malades, ne vienne à s'éteindre tout à fait par un froid étranger.

Il y en a beaucoup qui se méprennent à l'égard de l'hydropisie, en la confondant avec toutes les enflûres du ventre. Tous les hydropiques sont enflés ; mais tous ceux qui sont enflés ne sont pas hydropiques : car pour estre enflé il suffit qu'il y ait des serosités retenues dans la capacité du ventre, mais pour estre hydropique il faut que les serositez retenues proviennent de la debilité ou de l'em-

barras

barras de l'estomach qui fait un chile qui n'est plus propre qu'à faire de l'eau.

L'on fait encore une grande faute sur cet article , lors que pour desenfler les corps où abondent les ferositéz , l'on met en usage les tifannes qui sont propres à faire évacuer puissamment les eaux par la voye des urines. Car il est constant par l'experience, qui le fait voir tous les jours , que plus on prend de ces sortes de remedes , plus ils font de l'obstruction dans les corps , & en augmentent l'enflure. La plupart des Medecins croient mal à propos que cela arrive parce que ces memes remedes qu'ils appellent diuretiques , augmentent les obstructions , en chariant dans les passages de l'urine tout ce qu'ils rencontrent de plus grossier dans le corps. Cependant ils devroient sçavoir qu'il n'y a que le plus sereux qui puisse passer dans les vaisseaux.

Il y en a une autre raison bien

N

plus veritable, qui est que ces obstructions ne consistant que dans l'abondance des serositez, toutes sortes de boissöns ne scauroient manquer d'estre prejudiciables dans ces mauvaises dispositions; comme au contraire l'on reconnoist certainement dans les hydropiques guerissable, que moins ils boivent, plus ils rendent d'urine, & qu'il n'y a rien de plus efficace pour diminuer leur enflure, que de les retrancher beaucoup sur la boisson.

X.

Touchant les devoyemens.

L'ON tombe tous les jours dans l'erreur sur ces sortes de maladies, parce que parmi elles il y en a qui sont d'une nature tres differente, desquelles on ne fait pourtant aucune difference.

Il y a des devoyemens qui sont des benefices de nature auxquels l'on veut faire des remedes comme

aux autres , quoy qu'il n'y faille point toucher du tout , parce qu'ils ne dégoûtent point , & que bien loin d'estre des maladies ils soulagent ceux à qui ils arrivent.

Il y en a d'autres qui sont des déreglemens , & dont on se trouve mal. Parmi ceux-là les uns proviennent de l'obstruction du foye , qui chez luy ne donne pas libre entrée aux suc's alimentaires : il y en a aussi qui viennent par le défaut de l'estomach qui ne fait plus bonne digestion ; & toutes ces sortes de dévoyemens peuvent se former , ou par foiblesse , ou par plénitude.

Ceux de l'estomach qui viennent de plénitude , soit qu'il y ait disenterie , ou non , ne s'appaisent que par le moyen des remedes que l'on donne à cette partie.

Des remedes qu'on peut prendre interieurement , les meilleurs , à la reserve des specifics , sont ceux qui peuvent vuider du fond

N ij

de l'estomach les matieres qui y croupissent, & qui par leur embarras l'empêchant d'embrasser comme il faut les alimens, ne luy permettent pas d'en faire bien la digestion : & c'est à quoy servent principalement les remedes vomitifs, ou les fondans.

Parmi les vomitifs, quoy que l'Hypocucua soit le plus celebre, tous les autres peuvent y avoir le mesme succès, comme j'en ay fait moy-mesme l'experience, que chacun peut faire aussi en son particulier ; estant d'ailleurs une chose bien certaine que l'on ne scauroit montrer dans l'Hypocucua d'autres vertus contre ces maladies que celle d'estre un remede vomitif, ou fondant.

Ce qu'il est à propos d'observer icy, afin que les personnes qui sur une fausse confiance voudroient contre les devoyemens provenant de foiblesse où il ne faut que fortifier, se servir indifferemment de

l'Hypocucuaana , comme elles feroient contre les devoyemens qui feroient caufez par des humeurs acres & visqueufes , où il eft befoin d'évacuation ; n'ayent pas le fort de tant d'autres , qui pour avoir pris mal à propos ce remede, quoy que bon en fon cas , y ont trouvé leur perte au lieu de la guerifon.

Pour ce qui regarde la propriété que tous les vomitifs ont pour guerir veritablement des cours de ventre & de la diflenterie quand ils font caufez par l'embarras du fond de l'eftomach, il y a bien des fiecles que l'on la doit fçavoir, puis qu'Hypocrate nous en a donné une ample connoiffance.

*Voyez
Hypocr.
en fon
liv. 3. de
la diete.*

Mais pour empêcher qu'on ne fe trompe à l'égard des devoyemens , pour les traiter fans qu'on foit obligé d'y faire les diftinctions neceffaires , & pour épargner aux malades les violences des vomitifs , l'on a trouvé un remede qui

N iij

150 *Les Erreurs particulieres*
guérit de toutes les especes de
devoyemens en moins de huit jours,
par la propriété qu'il a de nettoyer
l'estomach & le foye, en les forti-
fiant en mesme temps.

XI.

*Touchant la suppression du cours par-
ticulier au sexe.*

JE peux dire que pour faire reve-
nir ce cours quand il est arresté,
je sçay l'un des meilleurs remedes
qu'on puisse avoir, dont je me fers
aussi avec un grand succès pour
les jaunisses & pasles couleurs, par-
ce que je l'ay reconnu tres propre
pour déboucher & oster toute ob-
struction.

Cependant ce mesme remede
pour avoir esté donné à une fille
de ma connoissance que l'on croyoit
en avoir grand besoin, mais qui
estoit fort extenuée, luy a fait plus
de mal que de bien ; ce qui doit
faire remarquer que les meilleurs

introduites dans la Medecine. 151
remedes ne font plus utiles, dès
qu'ils sont pris mal à propos.

Car pour nous arrester au cas
dont il est icy question, lors qu'une
évacuation, quoy que naturelle,
vient à cesser ou diminuer, il ne
faut pas inconsidérément, comme
l'on fait tous les jours, tenter de la
r'appeller d'abord; mais il faut
examiner auparavant, si pour la
suppression il n'y auroit point eu
quelque cause qui l'eust rendue
comme naturelle, parce que si la
suppression estoit comme naturelle,
l'évacuation en ce cas ne seroit plus
naturelle elle-mesme, & le remede
que l'on donneroit pour la procu-
rer, ne pourroit plus faire que de la
violence à la nature, sans avoir au-
cun effet.

La suppression d'une évacuation
naturelle, devient comme naturelle
elle-mesme, lors 1. que ce qui de-
voit estre évacué a esté consumé,
comme il se fait ordinairement
par la fièvre. 2. Qu'il y en a eu

N iiij

suffisante compensation par quelque autre évacuation. 3. Qu'il s'en est fait une dissipation proportionnée, à raison d'une fatigue & d'un mouvement considerable. 4. Que la nature en a fait un employ par une augmentation d'embonpoint, ou autrement. 5. Qu'il n'y a plus rien à évacuer à raison d'une grande diminution de tout le corps, qui fait que bien loin d'y avoir du superflu, le necessaire vient à manquer.

Par consequent ce seroit faire une grande bevue que de pretendre d'attirer le cours du sexe sur une personne extenuée & languissante, sous pretexte que ce cours est naturel, puisqu'il n'est plus naturel dans ce cas, où la personne bien loin d'avoir du trop à rejeter, n'a pas tout ce qui luy est necessaire pour sa propre vie, qu'elle est obligée par cette raison de traîner en langueur.

XII.

Touchant les maux Veneriens.

J'A y vu arriver tant d'accidens & de si considerables par le moyen du Mercure, & je l'ay reconnu si ennemi de la nature, fust-il employé par les personnes les plus judicieuses qui n'en estoient plus mesme les maistresses, que quoy que je le reconnoisse pour un spécifique contre ces sortes de maladies, je ne scaurois m'empêcher de blâmer fort l'usage qu'on y en fait, puisque l'on a decouvert d'autres remedes plus sûrs, plus prompts, plus innocens, & plus commodes. Je connois un Medecin à qui j'en ay vû guerir tres parfaitement plus de vingt personnes de ma connoissance qui avoient toutes les marques les plus certaines de la Verole, & cela en moins de trois semaines, sans les avoir épuisées ni accablées aucunement, & mesme

154 *Les Erreurs particulieres*
sans les avoir obligé de garder la
chambre. Un semblable remede
n'est-il pas preferable au Mercure,
qui quand il auroit son effet, ne le
peut avoir sans faire bien de la
violence dans le corps, & sans y
laisser de méchans restes.

XIII.

*Touchant la pierre & la gravelle, &
les accidens qui en proviennent,
qui sont les coliques nephretiques,
les difficultez d'urine, & le pisse-
ment de sang.*

L'ON fait deux fautes conside-
rables touchant la pierre & la
gravelle pour faire cesser les acci-
dens qui en proviennent.

Premierement l'on ne fait atten-
tion qu'à la pierre & à la gravelle,
sans considerer que les glaires qui
sont la matiere dont elles sont for-
mées, se trouvent toujours avec el-
les, & que par consequent il ne
faut jamais y travailler par des re-

medes interieurs , que l'on ne commence par des purgations suffisantes pour oster l'embarras , qui seul cause toujours tous ces accidens.

En second lieu , ne considerant que le calcul des reins & la pierre de la vessie , l'on ne voit pas que l'un & l'autre estant trop gros pour passer , ne peuvent tout au plus que faire quelque douleur de pesanteur , qui n'est jamais insupportable. Le mal ny les accidens ne se faisant jamais sentir que par les graviers qui accompagnant toujours les plus grosses pierres, sont assez petits pour s'insinuer dans les passages , & trop gros pour pouvoir y passer facilement , & sans faire, en s'arrestant, de cruelles douleurs, bien de l'embarras , & quelque déchirement de petits vaisseaux qui en font sortir le sang parmi les urines.

Il faut donc contre ces sortes de maladies s'attacher uniquement à donner des specifics qui ayent

la propriété en fortifiant les parties de dissoudre les graviers qui y font le plus de peine, & c'est ce qu'on a trouvé, dont je peux dire que tous ceux qui estant travaillez de la pierre, de la vessie, ou du calcul des reins, s'en sont servis, n'en ont jamais pas plus ressenti d'accidens que si leur pierre eust esté tout à fait dissoute, quoy qu'elle fust cependant restée tout entiere.

Cela estant, ne vaut-il pas mieux se conserver avec la pierre tranquillement, & se tenir dans le mesme estat, dont on ne ressent plus de mal par le moyen de ces sortes de remedes innocens & spécifiques, que d'exposer sa vie dans les cruels tourmens de l'extraction de la pierre, dont souvent on n'échappe pas, & après lesquels, quand on a eu le bonheur d'en estre échappé, l'on ne laisse pas quelquefois d'y retomber par la formation d'une pierre nouvelle.

XIV.

Touchant les fièvres de langueur, l'apoplexie, & toutes les maladies habituelles, & periodiques.

QUAND il est question de quelque maladie passagere, comme sont les fièvres aiguës, ou reglées, & les fluxions, s'il est besoin d'évacuer, la raison veut qu'on le fasse dans le temps que ces sortes de maladies sont dans leur mouvement, parce que pour lors les humeurs sont plus disposées à l'évacuation. Cependant c'est ce que l'on ne veut point pratiquer, & par la plus grande erreur du monde, l'on attend pour aider la nature qu'elle ait essuyé toutes les rigueurs de la maladie.

L'on convient dans la Medecine que quand on a esté attaqué une fois de quelque maladie sujette à retour, ou que l'on est tombé dans quelque accident, menaçant de

mort subite, on doit pour les prevenir user de précaution, & le faire plus frequemment, suivant que les atteintes ont esté plus considerables, ou que les retours ont accoutumé d'estre plus frequens; mais sur cette bonne maxime l'on se conduit ordinairement si mal, qu'il semble que l'on pratique la Medecine en dépit du bon sens.

J'ay veu des personnes assez temeraires pour se purger dans le mouvement de la goutte & durant leur plus violentes douleurs, quoy que n'ayant aucun dégoût, ny autre marque de plenitude, ils dussent facilement connoistre que toute l'humeur peccante estoit retirée dans la partie affligée, où la douleur pouvoit suffire pour la consumer; que d'ailleurs cette humeur n'estant point pour lors dans les voyes de l'évacuation, la purgation estoit par consequent inutile, & mesme préjudiciable.

D'autres tombent dans une er-

reur toute differente , s'imaginant, quoy qu'ils se sentent une plenitude generale d'huumeurs capable de fournir toujours de nouvelle matiere à leur douleur particuliere à mesure qu'elle en consomme dans la partie malade , qu'il ne faut point faire de nouveau mouvement , de peur d'aigrir le mal, & ils ne voyent pas qu'en pouvant retrancher la cause, ils empêcheroient la continuation de l'effet.

Il y en a mesme , qui parce qu'ils ont entendu dire qu'il ne faut pas se purger dans la goutte, n'osent point , quoy que leur goutte soit sans douleur , faire aucun mouvement pour se délivrer d'une humeur , qui pour n'en avoir aucun elle-mesme, les retient tres longtemps & fort inutilement hors de leur estat naturel, & de leurs fonctions ordinaires.

L'on a trouvé heureusement un remede avec lequel on peut tres bien se défendre contre toutes ces

fortes de maladies , qui sont ou de langueur & longues de leur nature , ou de retour , & periodiques. Et ce qui augmente de beaucoup le merite de ce remede , c'est qu'on le peut prendre utilement en quelque temps que ce soit de la maladie , sans qu'il y ait aucun danger d'y faire quelque faute , parce qu'il ne fait point de mouvement sensible , & qu'en consumant peu à peu les glaires de l'estomach , & toutes les humeurs superflues du corps , il le rétablit dans son estat naturel & le conserve en parfaite santé.

XVI.

*Touchant les Hemorrhagies du nez ,
& autres qui viennent par l'ouverture
des vaisseaux interieurs.*

L'ON croit communément une chose tout à fait contraire à la verité , lors qu'on pense que les hemorrhagies du nez , ou de quelque autre endroit que des playes , sont
des

des indices certains ou qu'il y a trop de sang , ou qu'il est trop échauffé.

Car outre que je feray voir en son lieu , qu'il ne sçauroit y avoir trop de sang dans les vaisseaux , & que c'est un ami qui sert à l'homme continuellement dans ses besoins , il est évident que ces mesmes vaisseaux estant son domicile naturel , il n'en doit jamais sortir de luy-même suivant l'ordre naturel.

Mais puis que le sang , qui doit être de soy d'une substance grasse , pour estre propre à conserver les esprits vitaux qu'il contient , a eu besoin pour avoir son mouvement plus libre , d'une serosité qui le rendist plus coulant , laquelle pour cet effet l'accompagne dans ses vaisseaux ; ne pourroit-on pas dire avec plus de raison que ce n'est que parce que cette mesme serosité lors qu'elle est trop abondante , rend le sang trop coulant ; qu'il vient à ouvrir ses vaisseaux par un effort de cette abondance pour se répandre au dehors.

O

Or s'il est vray que les hemorrhagies viennent de ce que l'eau prévaut au sang, comment peut-on s'imaginer qu'elles proviennent de ce que l'on est trop échauffé? & n'est-ce pas une chose terrible que se conduisant sur ce faux principe, l'on veuille, comme l'on fait tous les jours, ajouter perte sur perte, en se servant de la saignée dans l'hémorrhagie?

Pour moy, je trouve qu'il y a plus de raison pour les Medecins, & plus de seureté pour les malades, de courir d'abord à l'accident, en arrêtant l'écoulement du sang incontinent, & ensuite d'en retrancher la cause par un remede qui soit spécifique pour diminuer les serositez du sang.

Ceux qui estant sujets à ces hemorrhagies voudront se précautionner contre ces accidens par l'usage de ces moyens, reconnoîtront par le bon effet qu'ils y trouveront certainement, la verité de ce que je

introduites dans la Medecine. 163
viens de dire , & combien grande
est l'erreur de ceux qui y tiennent
une conduite contraire.

XVII.

*Touchant les hémorrhagies exte-
rieures des playes.*

LORSQUE les chairs viennent
d'estre entamées, si la playe est
trop petite, l'on n'en sçauroit trop
faire sortir de sang d'abord; autre-
ment il s'en formeroit du pus au
dedans. Si la playe est grande, l'on
ne sçauroit trop conserver le sang,
parce que plus les chairs en sont é-
puisées, plus difficiles elles sont à
se reprendre. Cependant souvent
on pratique tout le contraire de ces
deux veritez.

Quand un gros vaisseau est ou-
vert, ou qu'ils le sont tous dans le
retranchement que l'on a fait d'un
membre par une operation de Chi-
rurgie, les uns s'amusent à lier les
vaisseaux, les autres à y appliquer

O ij

le feu ou des remedes brulans ; & tous avec ces moyens laissent trop perdre de sang , dont ils renouvellent mesme quelquefois l'écoulement lors qu'ils levent le premier appareil , & que l'escare vient à tomber.

Pour éviter tous inconveniens dans ces occasions , il n'y a rien de si seur , de si commode & de si prompt que le mastic noir qu'on a trouvé , que je puis dire estre l'un des plus admirables remedes de la Medecine. Il suffit d'en jeter la poudre dans les playes externes & contre les ouvertures des vaisseaux, pour estre gueri , sans qu'il soit necessaire de jamais y toucher ny de panser la playe , & sans ressentir après cela aucune douleur. Car de cette poudre & du sang qui sort de la playe , il s'en fait un ciment adoucissant , qui ne quitte plus que lors que les chairs sont reprises.

XVIII.

*Touchant les playes exterieures &
nouvelles.*

L'ON ne guerit presque jamais des playes , parce que par une ignorance insupportable , ou pour prolonger la cure , on laisse degenerer presque toutes les playes en ulceres , en y laissant former le pus.

Lors que les playes sont nouvelles , sur tout si elles ne penetrent point dans le corps , la cure n'en peut estre parfaite , si l'on ne conserve tellement les chairs qu'on les garde de la corruption & de la supuration.

C'est ce qui se peut par le moyen de l'emplâtre d'essence, parce qu'en fortifiant les chairs il les defend de la fluxion ; qu'il l'empêche mesme de se former , en faisant cesser la douleur qui pourroit l'attirer ; & que par consequent delivrant ainsi tous les blesez dont les playes ne,

166 *Les Erreurs particulieres*
penetrent pas dans la capacité, &
qui sont sans fracture d'os ou cou-
pure de nerfs, il les préserve des
mains des Chirugiens.

XIX.

*Touchant les vieilles fistules, & autres
vieux ulceres extérieurs.*

L'ON tient communément pour
certain, que les ulceres malins,
comme les loups, & les fistules
calleuses, sur tout des mal taillez
de la pierre sont incurables; mais
cette opinion n'est commune que
parmi ceux qui ne sçavent pas que
tout ce qui tient à la vie est gue-
rissable, & qui ne connoissent pas
la methode d'y faire renaistre les
dispositions naturelles, & de remet-
tre les parties ulcerées dans l'état
des playes nouvelles, par le moyen
d'un remede qui y soit specifique.

J'ay connu à Dole un Avocat,
que toute la Ville sçavoit incom-
modé d'une fistule qui luy estoit

restée depuis douze ans , par où il rendoit toute son urine ensuite de l'operation qu'on luy avoit faite de la pierre , & qui pour en guerir avoit consulté de tres fameux Operateurs & Chirurgiens , tant en France qu'en Allemagne , desquels il ne put tirer autre chose , si ce n'est qu'il luy falloit porter son mal jusqu'au tombeau. Cependant l'on sçait publiquement dans cette mesme Ville qu'il a esté parfaitement gueri en un mois , & sans aucune incision ny douleur , par le remede le plus innocent du monde , qui tous les jours faisoit lever peu à peu comme par table la callosité de sa fistule. Ce remede certainement épargneroit de grands frais , & seroit d'une utilité incomparable à une infinité de pauvres personnes qui demeurent comme incurables pour le reste de leur vie , sur tout dans les Hôpitaux , manque d'un pareil secours.

XX.

Touchant les impuretez de la peau.

L'ON commet sur cet article de tres grandes fautes, où l'on ne tomberoit pas si l'on sçavoit bien que les gales & toutes les autres impuretez que la nature rejette par effumation sur la superficie du corps, comme elle fait souvent par évacuation au dehors, peuvent estre de bons & de mauvais signes.

Car si ces especes d'évacuations sont les effets d'une trop grande plenitude du corps, & d'une nature accablée, telle qu'elle est lors que le mal luy est insupportable, ou qu'elle n'en peut point venir à bout toute seule, en ce cas il faut les regarder comme les indices d'une grande maladie prochaine, qu'il faut que l'art previenne par d'autres évacuations suffisantes.

Mais si les impuretez paroissent sur la peau avec quelque soulagement

ment pour les personnes , ou au moins sans qu'elles se sentent aucunement indisposées au dedans , il faut pour lors les considerer comme des crises salutaires , se contenter d'y aider par des onctions qui avancent plustost la transpiration au lieu de l'enpescher , & ne point toucher à ce qui est sain par aucuns remedes generaux , parce qu'on ne doit point faire de mouvement contraire à celuy qu'a fait sagement la nature.

XXI.

Touchant les maladies contre lesquelles on a tenté inutilement des remedes , & qui ont reduit les malades à l'extrémité.

RIEN n'est plus capable de persuader qu'il s'est introduit bien des erreurs dans la Medecine, que le malheur que l'on a soy-mesme de n'y avoir pû trouver sa guérison.

P

Car s'il n'appartient qu'à la nature seule de travailler à la guérison, soit en faisant operer les remedes qui sont propres pour retrancher les causes nuisibles, soit en se rendant maîtresse des mauvaises humeurs par le mouvement de digestion qu'elle leur donne pour les separer & les rejeter, il est du devoir aussi de la Medecine seule de servir utilement la nature, & de l'aider en luy fournissant les remedes qui luy conviennent pour l'inviter à faire son ouvrage, & à l'achever lors qu'elle n'y suffit pas.

C'est par ce moyen seul que la Medecine peut contribuer à la guérison, & elle ne sçauroit exercer son pouvoir, ny le manifester que par la vertu qu'elle a de donner du soulagement en arrestant le progrès des maladies ensuite du retranchement des causes nuisibles.

Si donc les remedes ayant exercé leur action n'ont pas esté suivis de ces bons effets, & si tandis que

la cause nuisible subsiste la maladie a enfin reduit par son progrès le malade à l'extrémité, pour lors il est bien évident qu'on a donné dans la fausse Medecine, & il y auroit de l'imprudence d'esperer qu'on en pût revenir par les mesmes moyens qui n'auroient pû empescher qu'on ne vînt à cette extrémité.

Mais puisque par l'action que la nature a donnée aux remedes en cette rencontre, il a paru qu'elle n'a pas manqué de son costé, & qu'il y doit avoir encore quelque ressource de vie qu'on ne connoist pas ; dans ce mesme cas l'on doit chercher un remede plus propre pour cet estat, qui ne soit que pour reparer les épuisemens d'une nature fatiguée du mal & des remedes inutiles durant tout le progrès d'une rude maladie, & en mesme temps pour aider à achever dans les mauvaises humeurs une digestion à laquelle la nature n'auroit pas suffi.

Et c'est ce que je crois avoir rencontré, puisque par le moyen du remede que j'ay decouvert, j'ay veu revenir de fort loin quantité de personnes considerables qui estoient reduites à l'agonie; mais je m'en expliqueray plus amplement dans la fixieme Partie de cet ouvrage, en parlant du specifique purifiant d'Haly-abas; me contentant presentement pour demeurer dans mon sujet, d'avoir fait voir qu'il y a dans la Medecine bien des erreurs, qui comme autant de maladies, sont des obstacles à sa vertu, & d'avoir par les mesmes raisons donné à chacun des moyens suffisans pour s'en défendre, ou pour s'en guerir.



FIN.

